



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III.a SALA

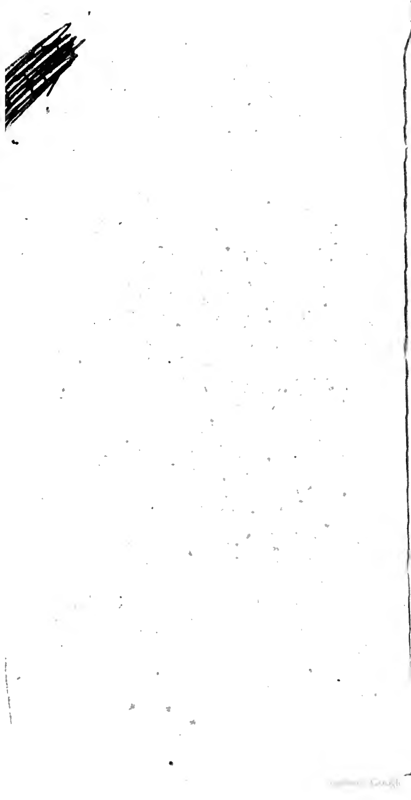
SCAFFALE 4

PLUTEO III

N.° CATENA 32

III 4 III 32

Digitized by Google



NOUVEAUX TABLEAUX DE FAMILLE.

Se trouve à PARIS,

Chez
- FUCHS, libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.
- MARADAN, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 16.
- LENORMANT, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.° 42.
- CH. POUGENS, imprimeur-libraire, quai Voltaire, n.° 10.

NOUVEAUX TABLEAUX
DE
FAMILLE,
OU LA VIE
D'UN PAUVRE MINISTRE DE VILLAGE ALLEMAND, ET DE SES ENFANS.

Traduit de l'Allemand, d'AUGUSTE LA FONTAINE, par madame ISABELLE DE MONTOLIEU, auteur de Caroline de Lichtfield, et de la traduction de Charles Engelman.

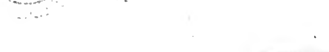
TOME II.

L'érudition passera, s'augmentera; l'esprit humain peut se perfectionner; le goût peut changer; mais tant qu'il y aura des cœurs bons et sensibles, ils seront émus en lisant mon ouvrage; il y aura toujours des pères, des enfans, des époux, et comme j'écris leurs sentimens avec toute mon ame, je suis sûr de trouver des lecteurs.

Nouveaux tableaux de famille, T. I. p. 185.

A GENÈVE,
Chez J. J. PASCHOUD, libraire.
AN X. (1802.)





545213

NOUVEAUX TABLEAUX DE FAMILLE.



MA FAMILLE.

Ah! oui, sans doute, l'étranger avait raison; il est difficile, très-difficile de supporter la pauvreté, et je l'avais éprouvé plus d'une fois. Ma cure était peu lucrative, mes revenus très-peu de chose. Mais cependant dans les commencemens de mon mariage, nous faisions si

bien, que ce peu nous suffisait. — Je sautais de joie, quand je voyais approcher le jour de St. Silvestre (1), et que je ne devais rien, et qu'il me restait même encore de quoi acheter à mon Auguste, un joli ruban, un bonnet, ou quelqu'autre chose pour les étrennes, et c'est à quoi je ne manquais jamais.

Que les riches ne rient pas; je ne devais rien, je faisais un petit présent à ma femme, j'étais bien plus riche qu'eux. Pendant trois années j'avais eu ce bonheur; la quatrième tout alla mal, et le jour de St. Silvestre, au lieu de sauter de joie, je vis avec douleur que non-seulement il ne me restait rien, mais que

(1) 31 Décembre.

j'avais vingt écus de dettes. — Je ne l'aurais pas dit à ma femme, mais c'était elle qui tenait les comptes du ménage, elle le savait aussi bien que moi, et je ne pouvais lui sauver cette inquiétude. J'avais un petit présent pour elle, et cette fois, je n'osai pas le lui donner; elle était assise si tristement, la tête appuyée sur sa main; elle ne pleurait pas, mais son regard exprimait l'inquiétude, même en se portant sur son petit Charles qu'elle nourrissait alors, et qui était sur ses genoux, attaché à son sein.

Mon ami, il ne nous reste rien cette fois, dit-elle sans lever les yeux avec un accent qui me pénétra; je pris Elisabeth notre fille aînée qui avait deux ans et qui jouait près de

nous, je l'élevai dans mes bras; et m'approchant de sa mère. Il nous reste ces chers enfans, et notre amour, que voulons-nous de plus ? Que nous faut-il de plus ? M'écriai-je en serrant la petite contre ma poitrine, et ma femme laissait couler de douces larmes sur son nourrisson.

Je me jetai à genoux au milieu de la chambre en tenant toujours mon enfant dans mes bras, je l'élevai vers le ciel, en rendant grace à Dieu, de mon bonheur. Auguste, occupée d'allaiter son petit, ne pouvait pas se lever, mais ses deux bras s'étendirent aussi de mon côté, et puis vers le ciel, et son visage avait une expression d'amour et d'orgueil maternel, que je n'oublierai de ma vie; je la trouvai plus belle

dans ce moment qu'elle ne m'avait jamais paru l'être ! plus que le jour même où, si fier de mon bonheur, je la conduisis à l'autel et dans ma demeure ; — si mon livre a besoin d'une apologie la voilà faite.

Depuis ce jour de St. Silvestre, ma femme redoubla de soins pour l'économie de son ménage, et tout fut dans l'ordre le plus parfait en sorte que sans rien diminuer en apparence à notre dépense, il nous en coûta beaucoup moins. Je voudrais oser associer le lecteur à ses soins minutieux sans doute, et qui peut-être paraitraient fastidieux sur le papier, mais combien ils étaient charmans en réalité, comme nous savions les changer en plaisirs. C'était un jour de fête quand ma femme avait fait elle-même un habit neuf, soit à moi, soit à ses

enfans, et que nous en étions parés : c'en était un encore, quand, sans l'aide d'aucun ouvrier, j'avais labouré, semé, sarclé mon petit jardin ; je comptais ce que j'avais épargné, je pensais à mes petits présens du jour de l'an, je jouissais d'avance du plaisir qu'ils feraient à ma famille ? Quand ce jour arrivait, je ne manquais jamais de ranger tous mes enfans sur une ligne suivant leur âge, devant leur mère, et de lui dire : voilà nos richesses ; nous les embrassions tour-à-tour, et ce jour devenait la fête de l'amour et du bonheur.

Au bout de neuf ans nous avions six enfans, et le Ciel sait comment Auguste put venir à bout de les tous habiller, et nous même chaudement, proprement, et de les nourrir. Mais je l'ai toujours dit, l'amour maternel peut

faire des miracles, l'héritage de mon beau-père mit ensuite un peu d'aisance dans le ménage; je puis même, comme on le sait, mettre en réserve une petite somme de Ducats rares pour subvenir aux cas pressans, ou pour m'aider à élever nos enfans.

Ma famille était comme un petit état séparé dans une Isle inconnue; nous n'avions aucune communication avec nos voisins, tous étaient plus riches que nous; leur commerce nous entraînait dans des dépenses au-dessus de nos moyens; il fallut y renoncer. Il nous était impossible de mettre un seul de nos enfans dans une pension, nous n'en eûmes pas même l'idée, je me chargeai de leur éducation; et je puis me rendre la justice d'y avoir mis le cœur et le zèle d'un bon père.

J'avais peu de livres, et ce n'étaient que des classiques ; n'ayant aucun moyen pour m'en procurer d'autres, je les avais lûs plus de cent fois, ma femme même les savait à peu-près par cœur; dans les soirées d'hiver, pendant quelle était à son ouvrage, je les lui lisais en les traduisant en allemand. Je savais l'anglais que j'avais appris à l'université, et j'avais quelques bons ouvrages dans cette langue. Je savais aussi le français, mais je n'en avais pas un seul livre, et je l'oubliais insensiblement.

Mon beau-frère, le fabricant de papier, m'apportait, toutes les années de Leipsic, le catalogue des livres vendus à la foire, et de tems en tems quelques journaux ; ce n'était que par là que je tenais encore à la littérature moderne. Quand ils

arrivaient, ma passion pour la composition se reveillait avec force ; c'est alors que je préparais mes cahiers et mes titres, et pendant quelques tems, je ne parlais d'autre chose à ma femme ; et puis je relisais mon Acontius, et puis la difficulté m'effrayait — et puis j'enfermais mes cahiers ; et je n'y pensais plus jusqu'à la foire prochaine. Auguste appelait ces accès périodiques mon flux et reflux littéraire.

Notre littérature moderne consistait en Gellert et le premier volume de la Messiade de Klopstok ; nous lisions et relisions ces ouvrages avec un plaisir qui en aurait fait à leurs auteurs, s'ils en avaient été témoins. Quand dans les catalogues, ou les maculatures qui nous parvenaient, nous trouvions ces noms de Lessing, de Wieland, de

Mendelsohn, de Gesner etc. etc. cités comme des étoiles de première grandeur dans le Firmament littéraire, je voyais petiller les yeux de mes enfans du désir de connaître leurs ouvrages, et j'avais l'âme déchirée de de ne pouvoir leur procurer un bonheur qu'ils désiraient si *passionnément*."

Depuis la mort de mon ami le potier d'étain (avec qui je n'avais pas tardé à me réconcilier), je n'avais plus une seule connaissance à la Ville.

Tous mes voisins, les ministres de Village, n'avaient que des livres de Théologie; que pouvais-je donc faire? je pris le parti de ne point parler à mes enfans des livres que je ne pouvais pas leur procurer, et de me contenter pour moi de ce que j'accrochai de littérature moderne dans les feuilles de maculature qui m'arri-

vaient avec les Bibles et les cathéchismes que je faisais venir pour ma paroisse; hélas! ces fragmens de nos bons ouvrages, ne faisaient que me donner plus de regrets de ne pouvoir les lire en entier.

Mes enfans aimaient la lecture avec une passion qui s'augmentait de mon respect pour les auteurs et pour les livres; les trois aînés avaient tant et tant lu ma petite bibliothèque qu'il n'en restait que des lambeaux pour les cadets, mais la mémoire des premiers suppléait aux feuilles déchirées.

Ce qui m'enchantait sur-tout de ces chers enfans, c'était leur douce union; ils s'aimaient les uns les autres avec une tendresse plus que fraternelle; peut-être était-ce l'exemple de leurs parens; peut-être aussi que n'ayant point de camarades, ceux que la na-

ture leur avait donnés, leur en devenaient plus chers : — mais leur union était intime, et tout mon petit intérieur n'était qu'un cœur et qu'une ame.

L'hiver était principalement le tems destiné à l'étude ; ma femme avait exigé que nos filles prissent les mêmes leçons que leurs frères. Non que cela puisse leur être utile, disait-elle ; car qu'est-ce qu'il leur faut d'autre, que de savoir être heureuses filles, et bonnes femmes ; mais c'est pour que nos enfans soient plus unis ; pour que l'un ne sache rien de plus que l'autre, pour qu'ils apprennent aussi à être bons frères et bonnes sœurs.

Je trouvai d'abord cette prétention de ma femme un peu singulière ; mais quand à la première leçon d'anglais que je donnai à mon fils Charles,

je vis comme il regardait sa sœur Elisabeth, je consentis au desir de ma femme ; et quand ensuite j'entendis ces chers enfans se dire l'un à l'autre, nous avons tout appris ensemble ; je me félicitai d'y avoir consenti.

L'anglais s'apprit donc en commun, mes trois aînés demandèrent que les trois cadets en fussent aussi, je m'y opposai d'abord ; n'ayant qu'un seul exemplaire de l'histoire de Hume qui servait à nos leçons, je craignais qu'il ne pût suffire à tant d'écoliers. Mais le zèle de mes enfans y suppléa, ils le copièrent en entier deux fois en écrivant tour-à-tour, et cet exercice leur apprit la langue avec d'autant plus de facilité qu'ils y mirent une extrême émulation pour justifier leurs desirs, et celui de leur mère, et me prouver qu'ils avaient eu raison.

Un volume ou deux du Spectateur furent également bientôt copiés, et sus par cœur. Ainsi mes enfans eurent une source nouvelle de plaisir pouvant lire une douzaine de bons ouvrages anglais que je possédais.

Ma femme se chargea de leur enseigner la musique; elle en était bien capable; son talent s'était encore perfectionné depuis notre mariage; malgré les soins de bonne ménagère et de mère de famille; elle l'avait entretenu, et par goût, et pour le donner à ses enfans. Elle prenait sur son sommeil, se couchant une heure plus tard, et se levant une heure plus matin pour s'exercer; elle avait une mesure parfaite, et beaucoup d'expression dans le jeu, et dans le chant; mais quand elle jouait d'inspiration, ce qu'elle faisait presque toujours n'ayant

point de musique ; le genre lent et mélancolique était celui qu'elle préférait. Mes deux aînés ; Elisabeth et Charles firent en peu de tems de grands progrès, ainsi que la petite Annette, mon quatrième enfant. Mais les trois autres ; Mina, Louis, et Wilhelm après beaucoup d'essais infructueux furent obligés d'y renoncer.

Après la leçon d'anglais ; je montai dans ma chambre avec mes trois fils pour leur enseigner les langues mortes ; la nécessité me força d'employer la même méthode que pour l'anglais ; celle de les faire copier pour multiplier les exemplaires. Elle réussit aussi bien, et grava promptement dans leurs jeunes mémoires ce qui donne quelquefois tant de peine à apprendre.

Au bout de quelques jours, mes filles s'affligèrent de passer plu-

sieurs heures de la journée, séparées de moi, et de leurs frères, et murmuraient beaucoup contre le latin et le grec; leur mère qui trouvait aussi cette séparation cruelle, me pressa vivement de donner ces leçons dans la chambre commune; après plusieurs refus fondés sur la crainte des distractions pour les uns, et de l'ennui pour les autres, j'y consentis et je m'en trouvai bien: mes filles écoutaient leurs frères avec plaisir, mais ne leur passaient rien, elles riaient quand leur accent était mauvais, quand ils se trompaient, quand ils prenaient un mot l'un pour l'autre; et l'attention de ceux-ci redoublait. Elles leur demandaient souvent l'explication d'une phrase, on s'efforçait de la trouver pour n'avoir pas l'air ignorant. Charles lisait bien, mais trop lentement,

:t avec pédanterie; Mina l'appe-
ait *le maître d'école*, se moquait de
ui, et Charles lût avec plus de grace;
Louis au contraire, hésitait, bre-
ouillait; je n'ai rien compris, Louis,
isait la douce Elisabeth; et Louis
it plus correctement. Apprends-moi
:s jolies fables de Phèdre, disait
nnette au petit Wilhelm; et Wilhelm
er d'avoir quelque chose à appren-
re, se hâtait de les savoir, et les
crivait même avant que de descendre
our les lire à sa sœur.

Mes filles travaillaient au rouet, à
couture, ou vaquaient aux soins
u ménage, tout en écoutant leurs
ères. Quand elles virent que leurs
itiques réussissaient, elles devinrent
lus sévères, tantôt elles blâmaient
n tour de phrase, tantôt la répétition
'un mot. Mina, la seconde de mes

filles, était espiègle, et trouvait à tout un sujet de plaisanterie : quand la leçon était finie, et qu'une histoire était interrompue, la suite au N°. prochain, disait l'aimable petite ; et quand elle nous voyait revenir le lendemain, elle nous appelait les N^{os}. du spectateur.

Mes fils demandèrent que leurs sœurs fissent aussi des traductions ; elles ne se firent pas presser, et deux heures de la soirée, une fois par-semaine, furent employées à cet exercice ; il s'établit entr'eux une émulation qui produisit le meilleur effet ; leur style se formait, leurs idées se developpaient ; chacun d'eux avait son genre, et sa manière, tous y mettaient de la chaleur, de l'activité, et leurs parens n'avaient rien à faire

jue de ne pas arrêter ces rouages qui ournaient d'eux-mêmes.

J'étais vraiment surpris de voir comment ces enfans s'élevaient, étenlaient leur intelligence, acquéraient les connaissances et des talens, dévenaient à-la-fois aimables et savans, ien au-dessus de leur âge; et tout ela sans maîtres, sans secours, sans ortir ni du Village, ni de la maison paternelle, sans jamais voir personne que leurs parens; aussi combien ils taient heureux ces parens! et notre mour et notre orgueil jouissaient égaement; ces chers enfans faisaient ma loire et mon bonheur.

Quelles délicieuses soirées nous assions, quand réunis autour d'une able, après un goûter des fruits de non jardin, chacun nous lisait tour-tour sa petite traduction; les lan-

gues modernes que mes filles avaient apprises étaient plus faciles, mais d'un autre côté mes fils avaient plus de leçons; ainsi tout était compensé, chacun à son tour avait l'avantage, et jamais un sentiment d'envie ne vint troubler leur bonheur : chacun d'eux jouissait du succès des autres, comme du sien propre. Mes filles n'apprirent pas les langues savantes, mais au moyen des traductions de leurs frères elles connurent presque aussi bien qu'eux tous les ouvrages classiques de ma petite bibliothèque.

De mon côté, je venais au secours de mes enfans autant qu'il m'était possible. Outre les heures de leçons, je leur faisais dans la soirée quelque lecture instructive qui avait du rapport à la leçon du matin et qui fournissait matière à des réflexions,

les vies des philosophes, de Diogène, de Laerte, me furent très-utiles, ainsi que le traité de la sagesse de Thalés. C'était sur-tout dans ces entretiens que les différens caractères de mes enfans se montraient d'une manière plus marquée. Elisabeth, ma fille aînée, douce, bonne, sensible, aimait tout ce qui répondait à son cœur; un trait de bienfaisance, d'amour filial, ou fraternel, remplissait d'abord ses yeux de larmes; cet enant dès sa plus tendre jeunesse avait u cette disposition à l'attendrisseent, à une sorte de douce mélanolie, et à se renfermer dans son térieur. Mina disait d'elle, Lisa : peut pas jouir comme nous sèement de la vie; il faut qu'elle la mpe de ses larmes, et ce mot peignait pas mal la tournure

sentimentale de sa sœur. Dans nos lectures, elle saisissait et relevait toujours tout ce qui avait une teinte de tristesse; Sophocle était pour elle le premier des hommes, parce qu'il avait dit : *Le plus grand bonheur de l'homme est d'être mortel*, et Pindare le premier des poëtes à cause de ce passage: *La vie n'est que le rêve d'une ombre.* Elle trouvait cette pensée sublime, car disait-elle avec son beau regard si touchant, elle peint d'un seul trait le néant de la vie — Le néant de la vie, disait fièrement la petite Mina; je ne sais comment tu l'aprécies, Lisa; mais je crois que l'homme est quelque chose, et moi beaucoup.

Oh! Mina, lui répondit-elle en souriant tristement, qu'est-ce que la vie? un instant composé de larmes, de souffrances, de soucis, de vains

travaux, de sacrifices, et de douleurs, qui finit par la vieillesse où l'on est méprisé, et par le tombeau où l'on est oublié.

Eh! bien, dit Mina, moi, je trouve tout cela fort joli, fort agréable; excepté pourtant cette vieillesse qui est bien loin de moi, et ce vilain tombeau auquel je ne veux seulement pas penser.

Charles, l'aîné de mes fils, tenait beaucoup du caractère de sa sœur Elisabeth, mais dans un genre plus ferme et plus énergique; dans les anciens auteurs, ce qui le frappait le plus, était ce qui marquait la grandeur d'ame, et une noble simplicité. Je ne vois rien de plus beau, me disait-il, que la lettre des Spartiates dans Xénophon.

Laquelle ? mon fils, va chercher le livre.

Il n'en est pas besoin, je la sais par cœur. *Nous sommes battus*, *Mindanus est tué*, *et nous manquons de tout.*

Il s'extasiait aussi sur celle de Lisandre après la glorieuse conquête d'Athènes. *Athènes est vaincue.* Tout ce qui portait un caractère de vertu, même austère, répondait à l'ame de cet enfant, et semblait l'électriser; il ne savait lequel il aimait le mieux de Socrate ou de Diogène. Le sérieux qu'il mettait à ses dissertations était un sujet continuel de plaisanterie pour Mina, qui n'épargnait personne; mais ses railleries piquantes sans aigreur, nous forçaient tous à sourire; cependant chacun de nous, et Mina elle-même préférait Élisabeth et Charles, à tout le reste de

la

la famille. La petite Mina, avec son visage rond, son nez retroussé, ses yeux éveillés, nous égayait, nous animait tous. Malgré l'extrême différence de caractère entre elle et sa sœur, elles se chérissaient tendrement, et nous étions charmés que la gaieté de Mina sortît quelquefois notre Elisabeth du voile de tristesse dont elle était enveloppée. Louis, mon quatrième enfant, qui ressemblait un peu à Mina, et qui aimait à plaisanter, appelait ordinairement ses deux sœurs aînées *Héraclite* et *Démocrite*; à cela près, disait-il à Elisabeth en lui faisant une caresse, que tu n'as ni la misanthropie, ni la longue barbe noire de ce philosophe. Ainsi l'innocent babil de ces chers enfans, la variété de leurs manières, le développement de leur esprit, de

leur raison, faisaient le charme de notre vie. La nécessité me forçait à recourir aux anciens écrivains pour leur éducation, puisque je n'avais pas d'autres livres; mais peut-être néglige-t-on trop leur secours dans l'éducation moderne. Combien n'y trouve-t-on pas de pensées sublimes, de sentences courtes, énergiques, de traits de grandeur d'ame, de comparaisons ingénieuses et frappantes, qui se gravent dans l'ame des enfans, fortifient leur jeune cœur, éclairent leur raison, et leur inculquent les principes de la plus saine morale. J'en faisais un grand usage dans mes leçons; un soir je leur lisais dans Platon :

" L'homme qui ne consulte pas " son expérience, ne fait que recom" mencer sans cesse à vivre; il est

„ semblable à un enfant qui naîtrait „ tous les matins. Celui qui l'écoute, „ ressemble à un vieillard qui se „ plaint d'avoir vécu trop long- „ temps „.

Je voulais leur expliquer cette dernière partie, mais Mina éclata de rire, et me dit : ainsi pour peindre l'homme, il faudrait représenter un enfant qui vient de naître avec une longue barbe, et une grande perruque; on aurait ainsi toute la sentence devant les yeux. Je souris malgré moi, tous éclatèrent de rire, il n'y eut que Charles qui gronda sa sœur; mais n'avait-elle pas raison? Et moi même, avec mes cheveux blancs, ne suis-je pas souvent encore comme un enfant qui vient de naître?

Il n'y avait alors pas grand chose à dire de mes trois cadets, Louis,

Annette et Wilhelm ; ils ressemblaient à leur frère et à leurs sœurs, avec quelques nuances différentes : Louis riait avec Mina ; Annette était surnommée *la Sage*, et Wilhelm *Alexandre le grand*; cela suffit pour donner une idée de leurs caractères.

Telle était notre vie : le printemps, l'été et les muses faisaient place aux travaux du jardin ; souvent cependant encore nous nous reposions tous ensemble sous une tonnelle de haricots rouges, avec Tite-Live, ou Hume, ou Virgile, que Charles avait entrepris de traduire dans le style de Klopstok. Je laissais à mes enfans la douce illusion qu'ils étaient instruits ; mais je voyais trop bien leur ignorance, et je gémissais de ce que le soleil de la littérature allemande brillait de tout son éclat, sans qu'un

seul de ses rayons vînt éclairer ma famille.

Eh! bon Dieu! me disait ma femme, laisses-les en repos; qu'est-ce qui leur manque?

Ce qui leur manque, chère amie? Hélas! tout absolument. Quand je lis les Catalogues de la foire de Leipsic, je vois des centaines d'ouvrages composés uniquement pour les enfans et pour la jeunesse; et je me désole alors de ma pauvreté : actuellement toutes nos meilleures têtes écrivent pour les enfans. Ce sont des Traités d'Histoire Naturelle, dont l'un n'attend pas l'autre. J'ai bien Pline, Aristote; mais depuis deux mille années, chère amie, cette science, ainsi que les autres, a bien fait des progrès; et dans Pline, Aristote, même Virgile, on trouve bien des

faussetés. — Et la Botanique, chère femme, et la Minéralogie. Oh! combien de choses mes pauvres enfans ignoreront!

Cher ami, me dit Auguste, je ne vois pas qu'il y ait grand mal, quand même ils ne connaîtront pas les plantes qui croissent en Amérique, qu'ils ne verront jamais; et les pierres précieuses dont ils n'auront pas une seule dans leur vie. — Ils feront mieux, ils connaîtront les vraies pierres précieuses, nécessaires à l'homme: la vertu et l'amour de leurs devoirs.

Ah! répondis-je, c'est fort bien; mais je voudrais aussi qu'ils pussent savoir un peu de Physiologie, et connaître quelque chose de l'intérieur de l'homme, de l'arrangement des nerfs, et des muscles, de la construc-

tion du corps, des jointures, etc. etc.

Ils connaissent le cœur humain, cher ami, et, ce qui vaut mieux encore, ils ont eux-mêmes un cœur simple, humain, sensible, un bon cœur; cela ne suffit-il pas?

Ah! chère Auguste, la connaissance du cœur; — tu sais bien que je m'y entends un peu; mais à présent c'est toute autre chose; et moi-même, c'est tout dire, je crois que j'aurais peine à m'en tirer; tout change avec les années, et le cœur humain aussi a ses révolutions; nous suivrions tous ces changemens. Dans les livres modernes, je ne vois autre chose que des romans philosophiques, des contes moraux, des histoires secrètes du cœur humain, etc. etc. etc. Qui sait, chère amie, le sort qui attend nos filles, ce que doivent éprou-

ver leurs jeunes cœurs, et si ces livres ne seraient pas des anges gardiens de leur innocence et de leur vertu ? — Encore une année de lecture, et nos enfans auront lû toute ma bibliothèque.

Eh bien ! dit ma femme, puisque tu crois cela si nécessaire pour eux, n'avons-nous pas notre petit trésor de médailles et de pièces rares ? pouvons-nous l'employer pour une meilleure occasion ? Prends-les, cher ami, et va à la ville acheter toi-même les livres qui peuvent être utiles à nos enfans.

C'était là où j'en voulais venir, et je fus bien content d'y avoir amené ma femme.

❧

LE LIBRAIRE.

Le soir, lorsque nous fûmes tous rassemblés, j'appris à mes enfans ce dont ils ne se doutaient pas encore, c'est qu'il existait des milliers d'autres livres que ceux qu'ils connaissaient; que l'on en faisait de nouveaux chaque jour, et que la littérature était un champ inépuisable. Nous avons résolu, votre mère et moi, mes chers enfans, ajoutai-je, d'employer la petite somme de ducats et de pièces rares que nous gardions en réserve, à vous procurer le plaisir de connaître quelques-uns de ces

intéressans ouvrages; et je veux aller à la ville pour en choisir et vous les rapporter.

Tous les yeux petillèrent de joie; j'allai chercher notre trésor, qui n'avait été entamé que pour l'intéressant mendiant. Nous l'évaluâmes à-peu-près cinquante écus; avec cette somme, dis-je, j'espère apporter de quoi vous amuser et vous instruire au moins quelques années; nous lirons ces livres bien proprement, et quand nous aurons extrait l'or le plus pur de cet mine précieuse, nous les revendrons aux deux tiers de leur valeur, et nous en acheterons d'autres, de cette manière, mes chers enfans, nous lirons long-temps avant d'arriver au dernier ducat.

Pour leur donner une idée de la littérature moderne, et voir ce dont

ils auraient le plus d'envie, je leur lûs le dernier Catalogue de la foire de Leipsic; à tous les titres un peu singuliers, Mina s'écriait : oh ! cela papa, s'il vous plaît. Louis voulait des comédies; Charles des poëmes; le petit Wilhelm des histoires de conquérans et des voyages; et Elisabeth des tragédies.

J'allai chercher quelques vieux journaux, et je leur lûs des notices de différens ouvrages. Alors tous les vœux se réunirent pour les romans et les poésies; j'y joignis quelques traités d'Histoire Naturelle, de Géographie et d'Anthropologie. L'attente de la nouvelle bibliothèque fut pour mes innocens enfans un plaisir plus vif encore que ne le serait pour d'autres, celle de la plus brillante fête; ils ne parlaient d'autre chose

dans les soirées. Mes filles s'offrirent de filer deux heures de plus par jour, pour augmenter le petit trésor. Enfin je partis pour la ville, où je n'avais pas été depuis bien des années, accompagné des bénédictions de toute ma famille.

J'étais assez embarrassé pour mon emplète : d'après les Catalogues, je connaissais les noms des auteurs les plus célèbres; mais je savais que la célébrité n'est pas toujours la preuve sûre des bons ouvrages, et sur-tout de la saine morale, et je n'en voulais pas d'autres.

Tout en cheminant, j'arrangeai mon plan, j'ajoutai, je retranchai à ma liste de livres; mais arrivé à la ville, je n'en étais pas plus avancé. Il aurait fallu qu'un ami savant et honnête guidât mon choix, et je n'en avais

aucun ; je ne connaissais personne absolument.

J'entrai donc au hasard dans la boutique du plus fameux libraire ; j'eus du plaisir à me trouver au milieu des productions de nos meilleurs écrivains ; mais hélas ! les miennes n'y étaient pas encore. En parcourant ces immenses balots de livres en feuilles, rangés par ordre alphabétique, je m'arrêtai long-temps devant la lettre *B*, et je pensai avec un serrement de cœur inexprimable, quel bonheur, quel orgueil j'aurais éprouvé, si j'avais vu là en grosses lettres majuscules : *Oeuvres de Bemrode.* Avec quel respect les garçons du magasin, qui ne faisaient pas grande attention à moi, m'auraient regardé, quand je leur aurais dit, c'est moi qui suis ce Bemrode.

Il y avait dans le magasin plusieurs acheteurs, je les laissai s'écouler, et je commençai ma négociation par demander des livres de prières ; au moment même, entra par une porte intérieure un gros homme de bonne façon ; c'était le libraire lui-même ; il vint tout de suite à moi avec cordialité, et me serrant la main, il me dit : soyez le bien-venu, monsieur le Pasteur, dans votre maison.

Dans ma maison, monsieur ?

Oui, dans votre maison, dans votre propriété ; et regardant autour de lui tous les rayons chargés de livres. Sous plus d'un rapport, monsieur le Pasteur, vous devez vous regarder ici comme chez vous ; les premiers Ecrivains n'ont-ils pas été des Théologiens ? les Philologues, les Philosophes, les Moralistes, les His-

toriens, les Mathématiciens, les Métaphisiciens, n'ont-ils pas commencé par la Théologie? n'est-elle pas la base de toutes les Sciences, même de la Jurisprudence, et de la Médecine? Ainsi, mon cher Pasteur, n'ai-je pas raison de dire que vous êtes ici chez vous? Même encore à présent, les deux tiers de mon commerce sont des ouvrages de Théologie.

Il me demanda ensuite et mon nom, et de quel village j'étais Pasteur; lorsque je nommai *Bemrode* et *Eizebach*, il me fit répéter, et je crus remarquer quelque chose de singulier sur sa physionomie; il me serra la main plus amicalement encore, et me proposa de déjeûner avec lui, ce que j'acceptai avec plaisir.

L'accueil honnête de cet homme me décida tout de suite. Je vois,

lui dis-je, que le hasard m'a bien servi, et que j'ai trouvé ce qu'il me fallait. Je sortis mon petit trésor, je l'étalai sur la table, et je le priai de m'indiquer les meilleurs ouvrages que je pourrais avoir pour cette somme.

Il prit mes anciennes pièces d'or, et les regarda en souriant. " C'est de „ l'argent rare, dit-il, il faudra vous „ donner aussi de la marchandise „ rare et de bonne aloi. Voyons, „ cher Pasteur, ce que vous voulez. „ Vous faut-il de l'Orthodoxe, ou „ de l'Hétérodoxe? ou voulez-vous „ quelque chose entre-deux, qui ne „ soit, comme on dit, ni chair ni „ poisson? „

Je ne veux point de Théologie, lui répondis-je, la mienne est dans ma tête et dans mon cœur; et en

fait de Théologie, je ne fais cas que de ce livre-ci, dis-je en posant la main sur un tas de Bibles qui se trouvait près de moi; depuis que je suis au village, je n'ai pas encore trouvé l'occasion d'employer un seul mot de ma dogmatique Scholastique.

" Je crois que vous avez raison, „ cher Pasteur, la Théologie est „ dans un moment de crise, il faut „ lui laisser le temps de se rasseoir. „ Quant à la Philosophie, on dirait „ qu'elle dort, et rêve en dormant; „ les ouvrages de nos philosophes „ sont comme des songes, des rémi- „ niscences incohérentes et sans suite. „ On est las de lire, répéter en d'au- „ tres termes, ce qu'ont dit Wolf, „ Leibnitz, et Baumgarten; ainsi, „ voyons, que vous faut-il ? „.

Je voudrais, lui dis-je, trois ou

quatre romans choisis qui pussent former le goût de mes enfans, et leur donner une idée du monde, sans altérer la pureté de leur cœur innocent. Le libraire secoua la tête sans répondre.

Il me faut aussi, continuai-je, quelques livres d'Histoire Naturelle, de Géographie moderne, et quelques bonnes Poésies. — Enfin ce qui peut être utile à l'instruction d'une famille qui a toujours vécu dans la retraite, l'innocence, la simplicité, l'exercice des vertus domestiques. Cet argent, monsieur, était, je vous l'avoue, une poire pour la soif, auquel je m'étais promis de ne toucher que dans un pressant besoin; mais, dans le fond, le premier des besoins n'est-il pas de s'instruire, et puis-je mieux l'employer qu'à rendre heureux mes enfans?

Sont-ce des filles, me demanda-t-il d'un air pensif?

Trois garçons, et trois filles. Nous avons fait ma femme et moi tout ce qui a dépendu de nous pour leur éducation; mais nos moyens étaient bornés, et il leur manque absolument le vernis du monde et de la littérature moderne; d'ailleurs ils sont assez instruits pour leur âge; ils ont lû plus d'une fois tous les livres de ma petite bibliothèque.

Et de quels livres est-elle composée? demanda mon libraire avec un air toujours plus soucieux.

Je les lui nommai, et pendant cette nomenclature, il fronçait toujours plus le sourcil, au point que j'étais embarrassé et confus.

Et vos enfans, me dit-il, ont lû tous ces livres anciens d'un bout à

l'autre sans choix, sans distinction.

Sans doute, répondis-je, il y a une centaine de pages qu'ils ne pouvaient pas lire, et que j'ai retranchées de ces ouvrages; si j'avais voulu croire ma femme, j'en aurais retranché bien davantage. Mais vous ne vous faites pas d'idée comme nos enfans sont innocens.

Remettez vos ducats dans vôtre poche, mon cher Pasteur, me dit-il, et faites-moi le plaisir de dîner aujourd'hui avec moi. Dans quelques jours je dois faire une course pour mes affaires du côté de Eizebach, je vous porterai moi-même les ouvrages qui peuvent vous convenir : en attendant je vous prêterai quelques volumes pour faire prendre patience à vos enfans, je vous donnerai ce qui a dans ce moment-ci

le plus de réputation, des ouvrages admirables, sublimes, où vous trouverez la plus profonde connaissance du cœur humain; — enfin vous verrez. Il y a bien aussi quelques pages que votre femme vous conseillerait de supprimer, et je vous conseille de les lire seul avec elle avant que de les livrer à vos enfans. Il me fit ensuite monter au premier étage, et m'introduisit dans un salon très-richement meublé, où se trouvaient une dame entre deux âges, et quatre jeunes demoiselles.

Voilà, me dit-il, ma sœur et ses filles qui vivent avec moi, il prit un livre des mains de la plus jeune de ses nièces et le mit dans sa poche en lui disant; si tu en as besoin, prends-le dans ma bibilothèque, puis il sortit encore d'une armoire vitrée, trois ou quatre volumes magnifique-

ment reliés, et les posa sur une console. Les jeunes demoiselles me regardaient de la tête aux pieds avec une hardiesse, et un petit air de dédain qui m'intimida. Le bon libraire me présenta comme un de ses meilleurs amis et, ajouta-t'il avec un sourire dont je compris seul le sens, comme un des soutiens de ma librairie. Nous causâmes ensuite ensemble dans une embrasure de fenêtre sur divers sujets de littérature, et sur les classiques, et les anciens quil connaissait assez bien: lui-même avait été Théologien, et avait fait de bonnes études. Insensiblement il se rassembla une petite société, et la conversation devint générale. Je ne pus point y prendre de part, il ne fut question que d'ouvrages modernes, des nouvelles de la ville, des beaux-arts, et du Théâ-

tre. Les jeunes demoiselles déployèrent tous leurs talens, et j'en fus enchanté, leur oncle me montra de leurs dessins, qui me parurent faits de main de maître; elles jouèrent du clavecin, c'était pour moi comme un instrument nouveau; il n'y avait nul rapport entre leur manière, et celle de ma femme et de mes enfans; elles remuaient la tête, les épaules, la taille, comme si tout cela eût été nécessaire pour faire aller les touches; surement elles se donnaient beaucoup de peine, et ce jeu me parut très difficile.

Mon libraire me faisait tout remarquer, il semblait me dire, voilà l'éducation que tu voudrais donner à tes enfans? il avait tort s'il me supposait cette idée, j'étais loin de croire que mes enfans, mes simples

et bons enfans pussent jamais parvenir à ce degré d'élégance, à cette facilité de diction, à cette finesse de tact, cette assurance de goût, et cette précision dans les jugemens sur les arts et les sciences.

A dîner, la conversation fut brillante, animée, et roula sur plusieurs sujets variés : pour n'être pas absolument muet, je citai quelques vers de Gellert qui me parurent à propos de ce qui se disait; on sourit, et on ne me parut pas faire grand cas de mon Gellert; mon hôte fronça le sourcil, et se hâta de m'adresser la parole; je compris qu'il voulait détourner mon attention de quelque chose, et il me parut que c'était du rire, et du regard moqueur de la compagnie sur le pauvre ministre de campagne. Après le dîner, il me donna les

les livres qu'il avait mis à part, et me renouvela son conseil de les lire seul ou avec ma femme, avant que de les donner aux enfans. Mais, me dit-il en prenant un gros volume dans la bibliothèque; puisqu'ils savent l'anglais, voici pour les contenter en attendant. C'était un traité d'histoire naturelle dans cette langue avec de fort belles gravures.

Je quittai cet excellent homme le cœur penétré de reconnaissance, il me promit encore de ne pas tarder à venir me voir.

❀

LA LECTURE.

MA famille vint au devant de moi à une lieue de distance, et je pus voir sur tous les visages l'impatience la plus prononcée; je leur fis ma petite histoire, en leur promettant la visite de mon ami le libraire; — et les livres qu'il vous à prêtés? me disaient-ils tous avec des yeux petillans de curiosité, et tendant déjà les mains.

Je ne laissais pas que d'être assez embarassé, je les avais feuilletés en chemin, et j'en avais assez vu pour trouver que le libraire avait eu raison de me conseiller de les

lire le premier, tant ils pouvaient faire de bien et de mal. Je dis à mes enfans de se tranquilliser jusqu'à la maison; quand nous y fûmes arrivés, je leur donnai l'histoire naturelle anglaise avec ses belles gravures. Et les autres ? me dirent ils encore tous à la fois; je leur promis de les leur donner quand celui-là serait fini; ils me conjurèrent de leur montrer au moins les titres, je le refusai sérieusement. Ils lurent beaucoup de leur histoire naturelle, les idées nouvelles qu'elle leur donna les enchantèrent, et dès cette soirée leur vieux Pline reçut sa sentence de mort. Mais plus ils furent satisfaits de cette lecture, plus la curiosité d'avoir les autres livres fut excitée chez eux.

Dès qu'ils se furent retirés pour

se coucher, j'éxaminai encore mes livres, et j'y vis le nom d'un des plus célèbres écrivains, je m'assis très-près de ma femme, et je lui en lûs à demi voix, parce que les jeunes gens n'étaient pas encore endormis.

Mon libraire avait eu raison, mille fois raison de me vanter le charme de cette lecture, le style me faisait l'effet de la plus belle musique, et l'intérêt s'augmentait à chaque page ;—je comprenais bien alors le sourire de dédain sur mon vieux Gellert ; quelle prose facile, harmonieuse ! comme la langue paraissait obéir aux pensées de l'auteur ! quelle précision, quelle vie, quelle chaleur ; pas un mot inutile, pas un de négligé ! quelle différence bon dieu, de cette ma-

nière à celle des anciens écrivains! comme on se sentait entraîné à ne pouvoir plus quitter le livre ! — L'innocence si touchante, la vertu si sublime, les combats du cœur et de la raison rendus avec tant de vérité, et les passions avec tant d'énergie ; les malheurs du Héros me paraissaient les miens, et je ne pûs continuer de lire, parce que les larmes étouffaient ma voix. L'amour dans cet ouvrage était peint en traits si brûlans, que le cœur le plus glacé en aurait été vivement emû, toute la richesse de la poésie était employée non-seulement à peindre l'amour comme un feu dévorant, mais à l'attiser dans le cœur des lecteurs.

Ah! dis-je en posant le livre, et mettant la main sur ma poitrine, mon li-

braire a bien raison : de quel danger serait une telle lecture pour l'ame inflammable de nos enfans !

A ma grande surprise, ma femme ne pensa pas de même. Eh ! pourquoi donc serait-elle dangereuse ? me dit-elle avec son regard innocent et tranquille, mon bon ami (et elle prit et serra ma main) je n'osais pas, je ne savais pas m'exprimer ainsi quand je t'ai épousé ; mais tout ce que dit ce grand écrivain, je l'ai senti, je l'ai éprouvé pour toi ; il semble qu'il ait mon cœur dans sa main ; y aurait-il du mal d'apprendre à nos enfans qu'il existe un sentiment qui domine tous les autres, qui fait le charme de la vie entière, qui conduit à la vertu et au bonheur, pour lequel l'homme est créé, et que Dieu lui-

même a placé dans son cœur ; (tu me l'as dit cent fois), comme le garant d'une éternelle félicité. Ame innocente et pure, jamais elle n'avait aimé d'autre homme que moi, et pour elle *amour* et *vertu* étaient synonimes.

Je me rappelai la belle Julie, et je voulus lui faire sentir la possibilité que le cœur de nos filles pût aussi s'égarer. Mais tout ce que je pus dire, fut inutile; Julie lui paraissait une espèce de monstre trop rare pour qu'on pût la citer, dont la première éducation et les circonstances avaient corrompu l'ame ; elle en fit même un argument pour son systême ; tu le vois, disait-elle, elle n'avait jamais aimé, l'amour et le mariage l'auraient rendue vertueuse. Il ne paraissait pas possible à

mon Auguste qu'une femme pût jamais aimer un autre homme que son mari, et un mari une autre femme que la sienne. Je lui citai alors l'Intendant, et la passion dont il lui avait fait l'aveu; elle leva les épaules; ce n'était, me dit-elle, que du libertinage, de la vanité; il n'y avait pas là le moindre rapport avec l'amour.

Il fallut me taire et continuer ma lecture; nous arrivâmes à une scène d'infidélité, décrite avec la même chaleur que celle du sentiment. Auguste s'étonna que l'auteur osât justifier une perfidie, en la rejetant sur la faiblesse du cœur; bientôt elle me pria de cesser de lire. Cet auteur, disait-elle, ne connaît pas du tout le cœur humain.

Nous fûmes alors d'accord tous

les deux que cette lecture ne pouvait se faire avec nos enfans; mais par des motifs différens — moi, parce que la douce passion de l'amour y était peinte avec trop de vivacité. Elle, parce qu'elle trouvait que c'était toute autre chose que de l'amour; peut-être les autres vaudront-ils mieux, me dit-elle; nous les lûmes les jours suivans, et c'était la même chose; à côté des traits les plus sublimes de vertu, se trouvait l'image la plus séduisante du vice; on était tour-à-tour, touché, enthousiasmé, indigné, révolté, et toujours entraîné par le charme du style, et l'intérêt des situations. Mais n'est-il donc pas possible, m'écriai-je, d'écrire sur autre chose, que sur cette effrayante et cruelle passion ?

Tu l'appelles effrayante et cruelle, dit ma femme; elle nous a rendus si heureux, et te paraissait si délicieuse; tu parles aujourd'hui singulièrement, cher ami; mais tu as raison; il est inutile de donner ces ouvrages à lire à nos enfans: que leur apprendront-ils? ne savent-ils pas combien nous nous aimons? nous le leur prouvons, nous le leur disons sans cesse; notre exemple leur apprend assez ce que c'est que l'amour. Le cœur a-t-il besoin d'un livre pour apprendre à aimer? je n'en avais jamais lû de cette espèce, quand je te donnai le mien; et ceux-là même ne disent pas tout ce que j'ai senti. Mais que le Ciel me préserve de jamais donner à lire à mes enfans des ouvrages où l'on pré-

sente la perfidie et l'infidélité comme une faiblesse pardonnable.

Je fus charmé de la voir revenir à mon idée ; les livres furent enfermés, et nous nous contentâmes de l'histoire naturelle.

Enfin, mon libraire arriva ; nous attendions de lui tout notre plaisir ; il fut très-bien reçu ; après les premières amitiés, il me prit à part.

Eh ! bien, les livres que je vous ai prêtés, me demanda-t-il, les avez-vous lûs ? je lui répondis en secouant la tête, que, malgré les grandes beautés dont ils étaient remplis, mes enfans étaient trop innocens pour pouvoir les lire sans danger, et qu'ils avaient été renfermés ; — et je lui racontai mon entretien, et ma petite dispute avec ma femme à ce sujet, en lui ex-

pliquant les motifs de sa sécurité, et ceux de sa colère. — Il souriait en la regardant avec tendresse, puis il s'assit au milieu du groupe des enfans; ils étaient d'abord très-timides; mais encouragés par ses amitiés, ils ne tardèrent pas à s'approcher de lui avec une confiance enfantine, et à lui causer chacun d'après son caractère. Elisabeth seule gardait le silence; mais son sourire et son regard disaient tant de choses! et Minette jasait pour elle; mon Charles débitait ses sentences des auteurs anciens; et les trois petits cadets grimpaient sur ses genoux. Je ne savais que penser de mon libraire, de minute, en minute, il devenait plus sérieux avec nous, et plus caressant avec mes enfans; il les embrassait tour-à-tour,

en les serrant contre sa poitrine, et puis il nous regardait d'un air attendri.

La conversation roula sur plusieurs objets ; les enfans se familiarisèrent tout-à-fait avec notre bon convive, et développaient les pensées de leur cœur innocent avec l'aimable ingénuité de leur âge. Elisabeth se mit au Clavecin, et joua des fantaisies ; je fus surpris de l'attention avec laquelle le libraire l'écoutait, et de son air satisfait ; car l'instrument que j'avais entendu chez lui était cent fois meilleur, et ses nièces se donnaient beaucoup plus de peine.

Après avoir bien examiné mes enfans, il nous demanda, à ma femme et à moi, de le mener au jardin, pendant que mes filles

étaient occupées du dîner ; nous nous assîmes sous le berceau, il se mit entre nous deux, et nous prit à chacun une main qu'il serrait avec émotion dans les siennes, et des larmes roulaient dans ses yeux.

Qu'avez-vous donc, mon cher hôte? lui dis-je avec surprise.

Vous êtes, nous dit-il, un heureux père et une heureuse mère ; vos enfans sont charmans, ils méritent toute la tendresse que vous avez pour eux ; et je vous avoue, mon cher Pasteur, que c'est cette tendresse, cette union qui règne dans votre famille qui m'a attaché à vous..... Vous ne vous doutez pas peut-être que je vous connaissais déjà, et que vous serez mon bienfaiteur, dit-il en me serrant la main ; quand vous vîntes dans mon

magasin, que vous m'eûtes dit votre nom, et que vous eûtes sorti vos anciens ducats, que je connaissais déjà, je ne puis vous dire le plaisir et l'attendrissement que j'éprouvai, et mon desir de tout faire pour obtenir votre amitié et celle de vos enfans. — Mais allons au plus pressé, au plaisir de ces chers enfans. Il fit venir dans ma cour sa voiture, qu'il avait laissée à l'auberge, il en sortit quelques bouteilles de bon vin, et puis une quantité de livres qu'il distribua à mes enfans. Fiez-vous à moi, me dit-il en souriant, ils peuvent les lire en entier, je connais à présent votre goût. Nous n'en avons point, mon ami, lui dis-je, que ceux de la simple nature.

Et c'est là le bon, le vrai et le

beau, dit-il en me frappant sur l'épaule ; il ajouta mille choses honnêtes sur nous, sur nos enfans, sur leur éducation, leurs talens, leur innocence, et ce goût du vrai beau, qui paraissait inné chez eux. Je ne faisais pas grande attention à tous ses éloges, j'étais occupé de ce qu'il m'avait dit au jardin, et je répétais de temps en temps à voix basse : moi, *son bienfaiteur !* Je ne pouvais le comprendre, ne l'ayant jamais vu avant mon voyage à la ville : enfin je le conjurai de me l'expliquer, et il y consentit.

Il faut donc que vous sachiez, cher et respectable homme, me dit-il, qu'il y a six mois environ, qu'en faisant un petit voyage avec un de mes amis, notre voiture cassa près de ce village; cet acci-

dent nous obligea de nous arrêter à l'auberge de la Cruche, dans le village même; nous la trouvâmes remplie de monde, et de paysans qui buvaient et fumaient; l'air de la chambre où l'on nous introduisit, était étouffé et mal sain. Dans un coin, nous vîmes une espèce de mandiante avec un garçon de dix à douze ans (vous saurez pourquoi je vous parle d'elle). Le maréchal, après avoir examiné notre voiture, nous dit qu'elle ne pourrait être réparée que le lendemain; l'idée de rester la nuit entière dans cette taverne, nous était insupportable. Nous demandâmes à quelques paysans quel homme était leur Pasteur, ayant le projet de lui demander l'hospitalité jusqu'au lendemain; un des paysans voulut commencer votre

éloge; tous prirent la parole; l'un louait votre bonté; un autre, votre désintéressement; un troisième, votre charité; un quatrième, votre zèle; et plusieurs, votre attachement à vos paroissiens; et votre tendresse pour votre famille, dont ils firent le portrait, aussi bien que des paysans pouvaient le faire; mais on voyait que leur cœur les inspirait. Il n'a rien à lui, disaient-ils tous. — Et pas une seule voix, ce qui est bien rare, ne s'éleva contre ce cri général; mais tous ajoutèrent, que c'était bien dommage que vous fussiez aussi pauvre, ayant autant d'enfans à élever, et étant encore le père de tous les malheureux. Nous étions déjà fort touchés; le maître d'école entra, et ajouta encore à notre attendrissement, en nous ra-

contant quelques traits de votre arrivée ici, qui nous donnèrent, à mon ami et à moi, le plus grand desir de vous connaître; mais en même temps nous décidèrent à ne pas vous donner l'embarras de nous recevoir, précisément parce que vous étiez si bon. Nous préférâmes de supporter quelques désagrémens, et de rester à l'auberge. Mais nous voulûmes au moins savoir votre nom pour l'écrire sur nos tablettes. Le maître d'école nous le dit; à peine eût-il prononcé *Benirode*, que la mendiante leva la tête, parut surprise, et sortit tout de suite; nous l'entendîmes demander le chemin de la cure, elle prit celui qu'on lui indiqua. Quelque temps après, nous la vîmes revenir; elle tenait de l'argent dans la main; elle

le compta, et puis elle demanda un bon souper et une chambre, ce qu'elle n'avait pas fait auparavant. Nous en conclûmes que c'était vous qui lui aviez donné cet argent; et votre bonté, votre charité nous furent ainsi confirmées. Quelques momens après, arriva une servante avec un paquet assez gros, qu'elle remit à cette femme, qui le prit sans rien dire, et l'ouvrit devant nous. Je vous avoue, mon cher Pasteur, que votre pauvreté nous devint alors très-suspecte; ce paquet renfermait non-seulement des vêtemens et du linge très-bon, mais encore une petite somme d'argent, enveloppée dans un papier, que la mendiante compta encore en souriant. Non, dîmes-nous, un homme pauvre, qui a une famille nombreuse, ne fait pas de

telles aumônes ; nous demandâmes plus de détails sur vos revenus, mais il nous parut en effet qu'ils n'étaient pas en proportion avec votre bienfaisance. — Ici, je l'interrompis. Je ne fis là, mon cher ami, lui dis-je, que ce que je devais faire ; cette mendiante était une ancienne connaissance, une demoiselle Goldman, que j'avais vue dans un état bien différent..... Et je lui racontai, en peu de mots, mon histoire avec elle. Il en rit, et me dit : fort bien, mon cher Pasteur, *faites du bien à vos ennemis*, etc. etc. Vous rappelez-vous aussi d'un autre mendiant qui vint le lendemain matin, et à qui vous donnâtes une pièce d'or ? vous ne le connaissiez pas, celui-là ?

Non ; mais je me le rappelle

très-bien; je le reçus d'abord assez durement, et j'avais un tort à réparer. Je le refusai d'abord; il était très-bien habillé, mieux que moi, en vérité; son visage rayonnait de santé; cependant il nous toucha beaucoup. Oh! c'était un singulier mendiant, que celui-là.

Oui, très-singulier; c'était .... mon ami.

Votre ami!

Oui, cet ami avec qui je voyageais, un peu singulier, comme vous dites fort bien; mais, d'ailleurs, honnête et digne homme; auteur, poète et romancier de son métier. Sur tout ce qu'on nous dit de vous, il prit la passion de vous placer, vous et votre famille, dans un de ses romans. Il va toujours ainsi, étudiant la belle nature, et cela

lui réussit assez bien ; c'est moi qui imprime tous ses ouvrages, je suis donc fort intéressé à ce qu'ils soient bons ; et je crois que celui où il vous dépeindra me vaudra beaucoup d'argent ; ainsi vous serez mon bienfaiteur : je partageai donc son desir ; mais comment faire, pour s'introduire chez vous ? Il desirait que ce ne fût pas comme une simple visite, et voulait vous voir dans votre intérieur et dans quelque situation touchante. Nous fîmes une quantité de plans qui tous avaient des difficultés ; enfin, mon ami s'arrêta à celui de se présenter chez vous en mendiant. — Il est pauvre, dit-il, il a beaucoup donné hier au soir, voyons s'il donnera encore ce matin. Il ôta son habit, mit sa redingotte, et partit.

Peu de temps après, je le vis revenir, en même temps joyeux touché jusqu'aux larmes, en me montrant ce ducat antique que vous lui aviez donné, n'ayant point d'autre argent. Il me conta des détails de sa visite, qui me firent pleurer à mon tour, et il me laissa le ducat pour vous le faire parvenir. Le voici, me dit-il en le sortant de sa poche, remettez-le avec ses frères. Et votre ami, lui dis-je, nous a-t-il réellement placés dans son livre?

Il en est occupé dans ce moment, j'espère que vous en serez content, et le public plus encore, et moi plus que vous tous. Nous revînmes à la maison, parlant sans cesse de vous; il commença son roman. J'aurais dû vous renvoyer plus tôt le ducat,

ducat, mais pardon, mon cher Pasteur, il m'est arrivé ce qui arrive trop aux riches, c'est d'oublier ou de négliger l'affaire qui leur paraît une bagatelle, et qui est souvent importante pour celui qu'elle regarde. je renvoyai donc d'un jour à l'autre, ayant le projet de vous le rapporter moi-même dans une de mes courses. Mais le hasard vous amena chez moi, vous me dites votre nom, je vis les ducats; alors tout ce que vous m'inspiriez depuis long-temps se réveilla avec force; si je ne vous le dis pas d'abord, c'est que je voulais aussi, moi, fournir un chapitre au livre de mon ami; et le voilà fait, dit-il en riant.

CONSEIL

ET INVITATION.

J'APPELERAI désormais notre bon libraire par son nom de batême, Fréderich: c'était ainsi que sa sœur et ses nièces le nommaient chez lui, et il desira d'être aussi pour nous tous *l'oncle Fréderich*. Il passa toute la journée avec nous et parut s'en faire un grand plaisir; le soir, avant que de nous quitter, il nous prit à part, ma femme et moi, et nous dit: sérieusement, mes bons amis, il faut que vous me rendiez tous les romans que je vous avais prêtés. Vous avez fait un chef-d'œuvre d'éducation, mon cher Pasteur, je

pars enchanté des connaissances, des talens, et sur-tout de l'innocence de vos enfans : il est très-probable cependant qu'ils vous feront eux-mêmes quelques romans ; vos filles sont belles ; et le cœur de votre Elisabeth est *trempé* dans l'amour ; mais il ne faut pas qu'ils en lisent un seul, non pas même les meilleurs. Ce qu'ils pourraient y apprendre de bon, l'exemple des vertus, le goût du beau, leur cœur le leur appprendra de reste ; et quant aux trois cadets, il ne faut pas exciter et développer trop tôt leur sensibilité ou leur en donner une factice. Non, mon ami, dit-il encore en reprenant ses livres ; non, point de romans, je ne permets ici que celui de l'escroqueur de ducats sur vous et votre famille ; s'il vous peint tel

que je vous vois à présent; celui-là sera bien intéressant et point dangereux.

Un roman sur nous, reprit ma femme en ouvrant de grands yeux, eh ! bon dieu ! que pourrait-on dire sur nous ? excepté mon mari qui écrit tout, on ne trouverait pas dans notre vie de quoi faire une page d'écriture.

Tu n'y entends rien, Auguste, dis-je avec émotion, il n'y a pas un moment de ta belle vie qui ne pût fournir une page intéressante pour les bons cœurs; oui ! je voudrais que ce livre se fît; je dis *ce livre*, car ce ne serait pas un *Roman* ! tous nos sentimens sont vrais, et nous ne craignons pas qu'on les mette au jour; quant aux évènemens, j'en laisserais le soin à l'auteur ou au sort.

Et moi, dit Auguste, je prie le Ciel qu'il ne nous arrive jamais rien

qui puisse fournir le sujet d'un roman, ou d'une histoire, pas même quand le grand homme qui a fait ceux que nous avons lûs, se chargerait de l'écrire; pas même quand ce seraient les plus belles et les meilleures choses du monde; moins d'évènemens et plus de bonheur et de tranquillité. Si nous sommes bons, ne suffit-il pas que Dieu et notre conscience le sachent?

Excellente femme, dit Frédérich, vous venez déjà de dire là quelque chose qui mérite d'être imprimé; je sais bien que le public veut dans un roman des assassinats, des empoisonnemens, des enlèvemens, malheur sur malheur, et je dis avec vous, que le Ciel vous préserve d'avoir une seule page à fournir aux lecteurs qui aiment ce genre. Mais

tous ne sont pas du même goût ; il en est encore qui liraient avec intérêt et plaisir l'histoire de votre simple vie. Mais il ne faut pas que vos enfans lisent même le roman le plus simple, avant qu'ils aient eux-mêmes des enfans. Voilà ce que j'avais à vous dire. Je fus si frappé du ton dont il me disait cela que j'appelai mes trois aînées ; je leur dis, en rendant devant eux les livres à l'oncle Fréderich , que ceux-là s'appelaient *des romdns*, que cette lecture ne leur convenait pas, et que je la leur interdisais ; Elisabeth et Charles me dirent : nous n'en avons plus envie. Mina fit une petite mine de curiosité et de regret en voyant les livres rentrer dans la poche de l'oncle Fréderich.

Avant qu'il nous quittât, je le

menai seul au jardin ; et je lui avouai entre quatre yeux la passion que j'avais depuis si long-tems de me faire connaître moi-même comme écrivain, et tout de suite ; je lui citai une douzaine des titres sur lesquels j'avais déjà médité, et dont les cahiers étaient tous prêts ; il sourit et me dit :

Vous avez raison d'avoir pensé au titre ; quand un titre est trouvé, un ouvrage est à moitié fait : je connais de très-bons écrivains qui n'ont jamais pu trouver un titre qui convînt à leurs ouvrages, il faut que ce soit le libraire qui prenne cette peine ; souvent le titre est ce qui fait vendre le livre. Mais mon cher, ne croyez pas que le métier d'auteur vous rende heureux, bien au contraire, je dois à l'intérêt que

vous m'inspirez de vous éclairer sur les dangers que vous voulez courir. Si un auteur a de la réputation, on ne lui laisse pas un instant de tranquillité, tous les yeux sont sur lui, et la foule des jeunes auteurs dont notre Allemagne abonde, s'attachent tous à le persécuter ; les plus modestes prennent son nom pour faire passer de mauvais ouvrages ; ceux qui ont de la vanité, et qui croient au moins le valoir, cherchent à l'écraser de mille manières, et lui déclarent une guerre ouverte ; plus son livre est bon, plus il est critiqué, pulvérisé dans tous les journaux. N'est-il point cité, n'excite-t-il ni l'envie, ni le blâme ? personne ne le lit, l'édition passe chez l'épicier, et c'est comme s'il n'avait pas écrit; est-il vraiment

assez supérieur pour s'élever comme un aigle au-dessus de la critique? il lui arrive alors comme aux riches, à qui les pauvres reprochent souvent d'avoir volé leurs richesses. Si un seul homme s'avise de crier, il a pillé telle idée dans tel auteur ancien ou étranger; toute la populace répète après lui : " au plagiat! „ au voleur! „ .... Choisissez entre tous ces écueils, mon ami; mais vous aurez beau faire, il faudra passer par l'un ou par l'autre.

Je garderai l'anonyme.

Bah! les Journalistes ne le permettent pas; ils forcent un auteur à se nommer, ou ils le devinent, et ils ajoutent à son nom mille satires; et puis un honnête homme ne doit-il pas toujours avouer ce qu'il publie.

Je fus un peu découragé pour le moment; mais je ne renonçai pas pour cela à mes projets littéraires; au contraire, mon intime liaison avec un libraire me parut de bon augure, et me donna plus que jamais l'espoir de les réaliser.

Avant que de nous quitter, il nous invita, ma femme, mes trois aînés et moi, à lui faire une visite à la ville; Auguste s'y refusa d'abord, par la crainte d'y rencontrer le romancier-mendiant, et que tout ce que nous dirions ne fût imprimé; elle ne pouvait supporter l'idée que notre vie si simple devînt le sujet d'un roman; mais elle prit pour prétexte que nos enfans étaient trop timides, et n'étaient pas habillés de manière à paraître dans le monde.

Fréderich ne voulut point céder.

il nous dit qu'il était temps de donner à nos enfans un peu plus d'assurance ; que l'habit ne faisait pas l'homme, et qu'il n'aurait avec nous que sa famille ; j'aurais aussi invité le cher mendiant, nous dit-il, mais il est absent.

Alors ma femme se laissa persuader ; seulement elle recula le jour, pour faire quelques petits préparatifs de toilette : — quant à moi, j'étais charmé de tout ce qui pouvait cimenter ma liaison avec le bon libraire. — Et mes enfans, quelle joie ils avaient de cette invitation, et de cette course, la première qu'ils eussent faite ! comme ils remercièrent l'oncle Fréderich ! comme ils lui dirent, en riant, qu'ils pilleraient son magasin ! Quand il partit, ils se jetèrent tous les six

dans ses bras, à son cou, et lui crièrent, tant qu'il put les entendre : adieu, oncle Fréderich; au revoir, bon oncle Fréderich.

LES PRÉPARATIFS.

Je ne comprenais pas trop, je l'avoue, quelle espèce de préparatifs ma femme voulait faire pour cette course à la ville. — Sans doute il s'agissait de la toilette de ses filles; mais nous n'avions aucun moyen de les parer, et ma femme et mes enfans me paraissaient si charmans dans leur simplicité villageoise.

C'est la première fois, me disait-elle, qu'ils vont à la ville, et chez un homme aussi riche. Il ne faut pas faire honte au bon oncle Fré-

derich; tout est si beau chez lui! nous ferions trop de contraste.

Je conviens, lui dis-je, que nos filles ne sont pas aussi élégantes que les nièces du libraire, et que notre intendante, mais cela ne nous est pas possible; d'ailleurs, elles sont encore si jeunes : Elisabeth n'a que seize ans.

C'est précisément, dit ma femme, l'âge où les jeunes filles aiment à paraître avec le plus d'avantages. Elisabeth est plus grande que moi; Minette est de ma taille, et toutes les deux ont l'air très-formées.

Eh bien! chère Auguste, fais comme tu le voudras; moi-même je ne serais pas fâché de les voir un peu parées.

Ma femme et mes deux filles furent donc en pleine activité pour

ce grand jour. Quant à moi et à mon fils, notre toilette subit peu de changement, et fut prête en quatre minutes; mais la parure des Dames, prend plus de tems. Toutes les armoires furent ouvertes et renversées. Je n'avais jamais vu à ma femme les soucis de la toilette, et moins encore à mes filles; j'étais même convaincu qu'elles n'y mettraient nul intérêt, sûrement pas au moins la tendre et sérieuse Elisabeth; je me trompai, elle y mit presque autant d'empressement que sa sœur; — toutes les robes furent étalées sur les dossiers des chaises; tous les rubans qui existaient dans la maison furent rassemblés sur une table. Les rideaux de mousseline de la chambre de compagnie qui devaient paraître à la ville, (Dieu

sait sous quelle forme ?) furent dépendus; il n'y avait pas jusqu'à la sage petite Annette, qui ne devait point être du voyage, et qui toutefois s'en occupait aussi, donnait son avis, essayait tous les rubans les uns après les autres sur sa tête et devant sa poitrine. Alors commença entr'elles quatre un babil tel que je n'en avais entendu de ma vie, chacune à-la-fois disait son avis, et je n'entendais presque plus Charles qui faisait sa leçon de Grec dans l'Archéologie de Fréderich; par hasard nous en étions précisément au chapitre des vêtemens des Grecs, et je faisais répéter mes fils.

Louis, comment s'appelait la tunique ?

Chiton; elle était sans manches,

et elle allait jusqu'au - dessous du genou. Jusqu'aux pieds, Louis, dit Minette qui écoutait à demi en essayant une robe.

Non, mademoiselle, tout au plus jusqu'au gras de jambe.

Fi, dit-elle, cela serait affreux; on s'habille très-long à présent.

Elle parle de la robe qu'elle doit mettre jeudi pour aller à la ville, dit Charles; — oh! pour celle-là, je n'y entends rien, reprit Louis.

Ne nous interrompez plus; — je recommençai ma répétition. Comment s'appelait la robe, Charles?

Stole; elle descendait jusqu'aux pieds.

Mina se retourna vivement, oh! je le savais bien que c'était jusqu'aux pieds, et très-longue par derrière.

Et par dessus, Louis, que portait-on ?

Le manteau qui s'appelait *imation*.

De quelle couleur le portaient les orateurs ?

Rouge.

J'aimerais mieux blanc, dit ma femme, le rouge paraîtrait trop villageois.

Tout cela faisait un si plaisant imbroglio, que je crus réellement que ma femme et mes filles avaient la tête tournée ; — rouge, dis-je avec vivacité, je vous en prie, mêlez-vous de vos chiffons, et non pas de notre leçon.

C'est bien ce que je fais, cher ami ; mais vous aussi, laissez-nous choisir nos couleurs ; les hommes n'y entendent rien. Regarde seulement, je t'en prie, une seule fois,

comme un manteau rouge irait mal sur le violet (et elle posait un ruban rouge sur une robe violette) ne trouves-tu pas toi-même? laisse nous faire, nous savons cela mieux que vous.

Mais, chère amie, je parlais du manteau des orateurs Grecs, et point du tout du tien. Je t'en prie, Auguste, pare tes filles, si tu le veux; mais laisse-moi instruire mes garçons.

Enfin, elles furent d'accord pour la couleur; mais il y eut encore bien des discussions sur la forme des robes; on me fit même l'honneur de me demander quelques détails sur le costume des nièces du libraire. Je réfléchis un moment, les quatre paires des yeux étaient fixés sur moi avec l'air de l'attente.

Il faut, dis-je enfin, que je vous avoue, chères amies, que je n'y ai pas fait grande attention; je sais seulement qu'il y en avait une qui avait sur la tête une paire de cornes comme on peint Moyse; attendez, je vais vous chercher l'estampe, vous pourrez prendre modèle; tenez, c'est exactement la même chose.

Maman, maman, dit Mina, je vois passer Madame Schink; je vais vîte courir après elle, et je vous dirai exactement la forme de sa robe.

Attends-moi, dit Elisabeth, je veux aller avec toi, quatre yeux voient mieux que deux.

Bon Dieu, Elisabeth aussi, pensai-je, la sensible Elisabeth!

Attendez, mes filles, dit ma femme, je veux aller aussi moi-

même, je ne comprendrais rien à votre description.

Je secouai la tête en les voyant courir toutes trois, et le lendemain je fis lire à Charles la Satire de Juvenal contre la frivolité des femmes ; mais, Auguste et ses filles coupaient et cousaient avec tant d'activité, et jasaient ensemble avec tant de volubilité, que les plus beaux morceaux de la Satire furent perdus, quand même je les récitais avec ma grosse voix de basse-taille.

Tous les jours suivans, dès qu'on appercevait l'élégante madame Schink, l'une ou l'autre s'échappait pour la regarder, et ma femme tout comme mes filles. Notre chambre ressemblait à celle d'un tailleur de la cour, les tables et les chaises étaient couvertes de morceaux d'é-

toffe ; — je n'entendais parler que de corsage et de manches, et de toutes les couleurs de l'arc en-ciel; mes dictionnaires étaient tous employés à mettre en presse des rubans, ou de la gaze, et dès que je voulais en prendre un, trois voix s'élevaient pour me prier de ne rien déranger.

Enfin tout fut prêt : deux jours avant le voyage, on essaya robes et coiffures, et je fus demandé pour juger de l'effet. Elisabeth et Mina étaient parées et rouges de plaisir comme deux belles roses.

Je les examinai, et je secouai la tête avec un air d'inquiétude. Eh bien! mes chères filles, leur dis-je, êtes-vous mises bien exactement comme la femme de l'Intendant?

Oui, papa, me dit Minette. Mais

ma femme ne dit rien, ce qui me parut un peu suspect. — Je les regardai encore de la tête aux pieds, et je leur dis : quant à moi, mes chères amies, je suis très-content, je vous trouve très-bien, et le juge n'a rien à reprendre ; mais je ne sais pourquoi Minette avec son petit chapeau corse, et Lisa avec son chapeau de paille, qui sont assez pesans cependant, ont l'air plus libres, plus légères, plus à leur aise qu'avec ce petit paquet de gaze qu'elles ont sur la tête, qui ne pèse pas une once peut-être, et elles ont l'air de porter un quintal.

Ne trouvez-vous pas, mon père, dit Charles, que Minette ressemble à l'Atlas d'Hérodote, qui porte le monde ?

C'est cela même, mon fils, tu

as rendu ce que je voulais dire; elles ont l'air aussi chargées et aussi occupées de ce qui est sur leur tête, que si elles portaient le monde.

Les larmes vinrent aux yeux de Mina. Mes sœurs, dit Louis, se tiennent droites comme si elles voulaient faire un équilibre. Oui, repartit le petit Wilhelm en riant, Minette balance la tête comme si elle avait une paille sur le nez.

Ne pleure pas, Mina, dit la sage Annette; mais c'est bien vrai que ce bonnet est si drôle, et te donne une mine si comique, que je ne puis m'empêcher de rire en te regardant, et sur-tout cette pointe qui te couvre l'oreille, dit-elle en prenant un ornement qui pendait d'un côté.

Minette

Minette rejeta sa tête en arrière en repoussant sa petite sœur d'un air dépité. Ma femme prit un air sombre, et s'approcha de Minette pour arranger sa coiffure. J'en suis fâchée, Mina, lui dit-elle, cette pointe te faisait plaisir ; mais je crois que ton père et ta sœur ont raison : c'est trop ridicule, il faut l'ôter. Elle la cacha par-dessous, et j'entendis qu'elle murmurait contre ce *fatal voyage.*

Elisabeth s'était un peu éloignée; Louis me dit à l'oreille : " Lisa „ balance aussi la tête sous son beau „ bonnet; mais il ne faut pas le lui „ dire „. Personne n'avait le courage d'affliger cette excellente fille, et tous les sarcasmes tombaient sur Mina; mais Elisabeth en prenait bien sa part ; elle avait même l'air

de souffrir davantage; et tout doucement elle ôta son bonnet.

Je donnerais volontiers, dis-je, un de mes ducats rares, et c'est, je crois, tout ce que peuvent coûter ces choses que vous avez sur vos têtes; eh bien! je les donnerais de bon cœur, pour que vous pussiez vous résoudre à les ôter, et à remettre vos chapeaux de tous les jours, qui vous vont si bien. — Vous verrez qu'avec toutes vos parures, il vous arrivera comme à Annette le jour qu'elle fut marraine, et qu'elle voulut qu'on la frisât; vous rappelez-vous comme elle était ridicule? Minette, tu fus la première à en rire et à te moquer d'elle.

Les deux sœurs se boudaient encore un peu, chacune d'elles fit

quelques pas, et elles s'embrassèrent sans se rien dire.

Allons, mes filles, dit ma femme, votre père a bien raison; mettez vos chapeaux corses, ils vous iront beaucoup mieux ; et comme ils n'assortiraient point avec le reste de l'habillement, si vous m'en croyez, vous mettrez aussi vos fourreaux de toile du dimanche, et nous laisserons tout cela. Aussi bien j'ai vu ce matin l'Intendante; elle avait encore par-dessus, je ne sais quoi, une petite veste bleue, et pour cela nous n'avons ni l'étoffe ni le patron. . . . .

Chère Auguste, lui dis-je, tu as bien raison ; avec toute votre peine, tout irait mal ; vous ne savez pas même les noms de ce que vous voulez faire ; quant à moi, ce que

ville bien plus de différence entre votre ame et celle de ses habitans, qu'ils n'en trouveront entre vos costumes et les leurs; et j'en bénis le ciel. Mais, puisqu'il faut faire ce petit voyage, paraissez ce que vous êtes; deux bonnes et simples petites campagnardes, deux filles chéries d'un honnête Ministre de village.

Elisabeth courut dans leur chambre, et, en moins de cinq minutes, revint habillée comme à l'ordinaire, et plus belle qu'un ange; un air de douce satisfaction et de contentement d'elle-même, animait ses traits charmans. Voilà comme je veux aller, mon père, me dit-elle, si on ne me trouve pas assez belle, du moins on ne me trouvera pas ridicule.

Je ne t'en réponds pas, bonne Lisa, mais dù moins tu ne te trouveras pas ridicule toi-même, et c'est déjà beaucoup; et puis, dans le fond, ce n'est que pour un jour. — Minette était encore parée; enfin, avec une mine qui tenait le milieu entre le rire et les pleurs, elle arracha son beau bonnet; et le serrant bien fort entre ses deux mains, elle dit ces dernières paroles de Socrate : *Criton, tu dois un coq à Esculape, le sacrifice est consommé.* Et elle posa sur la table son bonnet chiffonné. Son frère Charles se fâcha sérieusement. Je t'en prie, Mina, lui dit-il, ne tourne pas en ridicule tout ce qu'il y a de plus beau au monde.

En ridicule, dit-elle, le ciel m'en préserve! Socrate but la cigüe, je détruits mon bonnet, les Dieux

seuls savent lequel est le plus difficile; la mort de mon bonnet ne passera pas à la postérité.

Criton, m'écriai-je, *sacrifie un coq à Esculape*, car ma Minette est guérie; et je serrai cette aimable petite contre mon cœur.

Ma femme et ma fille Elisabeth se remirent tranquillement à leur tricotage et à leur rouet; Mina riait et plaisantait du grand travail des jours précédens, et de leur belle toilette. Elisabeth prétendait que c'était pour cacher son dépit. Point du tout, dit-elle en jetant un regard sur son frère, *j'ai passé le Rubicon*, et tout m'est égal; je mettrai mon petit chapeau corse, et si on se moque de moi, je le leur rendrai si bien, qu'ils seront forcés de se taire.

Elle avait raison, ma petite Minette ; sa gaieté nous gagna tous, on rit beaucoup, on défit les habits neufs, on refit les rideaux, on mit quelques bouts de rubans de plus aux petits chapeaux, et on se consola tout-à-fait, lorsqu'on entendit madame Schink qui disait en passant sous nos fenêtres, que le mordoré n'était plus de mode ; c'était justement la couleur du corset neuf d'Elisabeth.



LA VILLE.

La voiture de l'oncle Frederich vient nous prendre au jour marqué. A l'exception de Mina, nous étions tous assez tristes de quitter même pour un jour notre simple demeure. Mes filles étaient très-proprement mises dans leur robe de toile blanche, ornée de quelques petits bouts de rubans. Ma femme était en noir comme moi; toutes les trois me faisaient mille questions sur les belles chambres, les beaux meubles, et tout le train du libraire, et jetaient alors un triste regard sur leurs vêtemens. Minette seule riait, et nous forçait tous à

rire, même le savant Charles, qui ne lui pardonnait pas de plaisanter sur les philosophes, ne pouvait s'empêcher de sourire, quand elle parodiait ce discours de Diogène.

„ Je suis pauvre, disait-elle, au „ lieu d'un pouf de gase, j'ai un „ chapeau de paille, au lieu d'une „ robe de soie, j'ai un fourreau de „ toile. Mais j'oppose le courage au „ malheur, aux mœurs de la Ville, „ celles d'une simple fille de cam- „ pagne ; et la raison à la vani- „ té, „ — Sa bonne humeur nous soutint, et nous arrivâmes sans trop d'émotion.

L'oncle Fréderich, nous reçut avec la plus cordiale amitié : quand nous fûmes entrés chez lui où il était seul, je le menai dans l'embrasure d'une fenêtre, et je lui contai en peu de mots ce qui s'était

passé chez moi au sujet de la toilette de mes filles.

Bien, dit-il avec joie, elles sont très-bien, c'est ainsi que je les voulais; elles m'auraient fait chagrin de se parer davantage; c'est à merveille, et je vous promets qu'elles seront contentes.

Il revint à mes enfans, leur fit mille caresses qui les mirent tout-à-fait à leur aise. Il donna à Charles des livres d'histoire ancienne, ornés de très-belles gravures; il montra et expliqua à ma femme et à mes filles les estampes plus modernes, qui décoraient la chambre où nous étions; il les promena dans l'appartement dont la magnificence les surprit beaucoup; et dans la chambre à manger où le couvert était déjà mis; il leur montra les places qui leur étaient destinées à côté de lui; il

leur expliqua les différens meubles et ustensiles qu'il supposait qu'elles ne connaissaient pas; puis il nous ramena au salon de compagnie, où nous trouvâmes la plus jeune de ses nièces excessivement parée. Mes filles la saluèrent assez gauchement, et avec embarras; — il me parut que l'oncle Fréderich jetait un regard de désapprobation sur la parure de sa nièce; mais il ne dit rien, et après quelques momens, il proposa et mit en train un petit jeu général, où mes filles, aidées de ses conseils, furent bientôt aussi habiles que la nièce. Minette reprit toute sa gaieté, et fut tout aussi à son aise que chez elle; la troisième des nièces entra au moment où le jeu était le plus animé; elle s'y joignit tout de suite: la seconde, et puis l'aînée vinrent de même l'une après l'autre. Je com-

pris que l'oncle Fréderich avait arrangé cela pour ne pas effrayer tout-à-coup les bonnes petites villageoises, et les familiariser peu-à-peu, et je lui en sus gré : arriva ensuite la mère, grande femme, froide et sérieuse; son frère lui dit; ma sœur, vous connaissez déjà, mon cher Bemrode, mais voici sa femme et ses enfans qui sont très-bons à connaître. Elle salua poliment; je m'apperçus cependant qu'un sourire moqueur effleurait ses lèvres, et que ses quatre filles très-polies, quand l'oncle y était, se chuchotaient dès qu'il tournait les yeux, regardaient mes filles, puis se regardaient l'une l'autre en se faisant des signes. Mais l'oncle Fréderich les surveillait avec attention, et ne quittait pas ses deux jeunes amies qu'il fit asseoir tout près de lui, à ses côtés. Peu-à-peu

se rassembla une société de quelques hommes ; tous venaient saluer l'oncle Fréderich qui ne bougeait pas de son poste, nommait chacun en rendant le salut, engageait un moment d'entretien, où tout naturellement il faisait entrer mes filles ; sa sœur causait, avec ma femme, et lui nommait aussi la plupart des individus. De cette manière nous apprîmes les noms de ceux qui composaient la compagnie ; le second acte de la pièce fut moins gai pour nous ; on se rangea en cercle, la conversation s'établit, et ma femme, et mes filles furent réduites au silence ; on ne parlait que de choses qui leur étaient absolument étrangères ; d'assemblées, de spectacles, de redoutes, de bals masqués ; elles en ignoraient jusqu'aux noms, et c'était pour elles une langue in-

connue. Il fut aussi question de littérature, mais nous ne fûmes pas plus avancés, c'était le roman du jour, la pièce de la veille ; l'almanach des muses de l'année fut épilogué d'un bout à l'autre ; mes enfans connaissaient fort bien les neuf muses, mais point du tout leur almanach, et ne comprenaient rien à ce que l'on disait. L'oncle Fréderich aurait pu, ce me semble, faire prendre un autre tour à la conversation, mais il paraissait au contraire l'encourager, il disait en riant et faisant une petite caresse à mes filles, c'est bien triste, n'est-ce pas, mes chères petites, de ne point connaître tout cela? — et les chères petites étaient toujours plus honteuses et déconcertées.

Enfin, on vint à parler de musique, et je respirai ; mon Auguste,

mon Elisabeth et mon Charles pouvaient en parler aussi ; les quatre nièces jouèrent, dissertèrent, critiquèrent tant et plus. Ma femme fit un signe imperceptible à sa fille, pour qu'elle en parlât à son tour; je le désirais aussi beaucoup ; mais bientôt, je vis que cela n'était pas possible, et que même sur cet objet, la conversation était inintelligible pour elle; on fit des comparaisons entre la musique française, et la musique italienne; — on parla de *manière*; — de *musique amorosa*, *pitoresque*, *sublime*, *bouffa*, etc. etc. On critiqua Grann, Hasse, Sébastien, Émanuel, Bach; Gretri, Gluck, Piccini, furent tour-à-tour l'objet des disputes ; élevés jusqu'aux nues, ou rabaissés jusqu'à terre. Elisabeth, qui ne les connaissait point, n'eut pas le mot à dire, et cela me fai-

sait beaucoup de peine. Enfin, pour comble de malheur, on se mit à parler français; ce qui m'étonnait, c'est que l'oncle Fréderich, toujours gardant mes filles à côté de lui, leur prenant à chacune une main, les accablant d'amitiés, paraissait prendre plaisir à leur embarras, et leur répétait de temps en temps : oh! que c'est fâcheux de ne rien comprendre à tout ce qui se dit! — Je voyais les pauvres enfans rougir de honte, et ma femme de colère. Je n'étais pas précisément fâché contre mon ami, mais j'étais surpris et je souffrais pour mes pauvres petites. Il n'y avait pas jusqu'à leur costume si simple qui ne me fît de la peine. — C'était alors le moment de la mode des poches très-gonflantes; les quatre nièces en avaient d'énormes, et mes pauvres filles

n'en avaient point du tout ; leurs robes, en forme de draperies, serrées tout naturellement sous le sein, et ne défigurant point les belles formes de la nature, me plaisaient à l'ordinaire, parce qu'elles me rappelaient les vêtemens des femmes Grecques. Mais à côté des belles grosses poches de ces dames, leur figure mince, allongée, faisait un pauvre effet, et c'était toujours sur cette partie de leur habillement que se tournaient tous les regards. — Ah! pensais-je, je donnerais encore un de mes ducats rares, pour que mes filles eussent des poches; et je trouvai que la pauvreté est difficile à supporter.

Très-bien, ma nièce, dit en bon allemand l'oncle Fréderich, après une pièce savante que l'une d'elles venait de jouer; cette musique est

vraiment très-brillante ; mais je croirais cependant que la musique en général a perdu son caractère primitif ; elle flatte plus l'oreille peut-être, mais elle ne parle plus autant à l'ame ; qu'en dites-vous, mon cher Wahlen ? dit-il en s'adressant à un jeune homme d'une figure très-agréable. — Il sourit, et répondit : vous savez déjà, monsieur, que mon goût est prononcé là-dessus ; je ne sais s'il est bon, mais j'ai pour moi celui de musiciens très-habiles ; Tartini pense de même, et le plain-chant que j'ai entendu dans une chapelle romaine, me fit le plus grand effet, quoiqu'il fût à l'unisson, et d'un genre extrêmement simple : les difficultés m'étonnent, mais ne me touchent pas.

Et si ce qu'on raconte des effets

de la musique des Grecs est vrai, dit Fréderich, quel est donc cet homme, en se tournant du côté d'Elisabeth, qui réconcilia entre eux les Spartiates, par le pouvoir de sa musique?

Terpandre, répondit-elle.

On raconte la même chose de Solon, dit Charles qui se trouva dans son élément, dès qu'il fut question des anciens.

Le jeune Wahlen regarda Elisabeth, puis mon fils, puis encore Elisabeth, et lui dit : on raconte les mêmes effets de l'ancienne musique Française; je ne sais plus quel auteur cite un chevalier qu'une mélodie fit devenir fou, et à qui une autre mélodie rendit la raison.

C'est aussi ce qui arriva à Olimpius, lui répondit Elisabeth; oh! dans Plutarque, on trouve vraiment

des miracles que la musique a produits.

Ou qu'on prétend qu'elle a produits, Lisa, dit Minette; car si ces miracles étaient vrais, les anciens écrivains diraient-ils tant de mal de la musique?

Et qu'est-ce donc qu'ils en disent, ma petite Minette ? reprit l'oncle Fréderich.

Ils disent que c'est un doux poison qui détruit la santé de l'ame; qu'elle énerve le cœur, et qu'elle excite à tous les vices.

Diable!.... ils disent cela? Entendez-vous, Wahlen, ce qu'on dit de la musique?

Oh! ne croyez pas ce qu'elle vous dit, reprit Elisabeth; ce n'est pas de la musique en général qu'ils parlent ainsi, c'était de la musique Ionienne, ce nouveau genre qui

s'introduisit alors; il est vrai qu'il excitait les passions, et troublait l'ame au lieu de la tranquilliser.

Il me semble, dit Fréderich, que c'est aussi là un des effets de la musique moderne.

Moderne? dit Elisabeth d'un air innocent; quelle espèce de musique est-ce cela?

La musique de ce temps-ci; moderne vient de mode, qui est à la mode: vous n'y êtes point, vous, ma chère enfant, vous ne savez pas même ce que c'est. Elle rougit, et les nièces sourirent.

Qu'on ne s'étonne pas de tout ce que venaient de dire mes filles sur ce sujet; cette petite dispute s'était souvent renouvelée à la maison. Mina, comme je l'ai dit, n'avait jamais pu apprendre la musique, elle lui cherchait toujours querelle;

dès qu'elle trouvait dans les anciens quelque passage contre la musique, elle triomphait et s'écriait : " eh bien ! vous voyez „; et niait tous les prodiges. Charles, qui était très-orthodoxe sur tout ce que disent les anciens, tenait, de son côté, un registre de tous les endroits où ils étaient cités, pour les opposer à l'incrédulité de sa sœur; et l'oncle Fréderich avait été témoin de l'une de ces querelles. Les nièces étaient, à leur tour, silencieuses comme mes filles l'avaient été précédemment ; pour dire quelque chose, elles voulurent défendre la nouvelle musique; mais leur oncle les interrompit, et dit à Mina : vous n'aimez donc pas les miracles de la musique ?

Oh! pardonnez-moi, lui dit-elle, si je voulais apprendre une musique, ce serait sûrement celle-là; alors,

j'irais par toute la terre, raccommoder ensemble tous les hommes. — Mais mon frère, que vous voyez là, si vous entendiez comme il joue d'une manière sérieuse et majestueuse, c'est toujours le genre Dorique; moi, je n'aime que les airs gais. — Pour Elisabeth, elle ne fait cas que du genre Lydien.

Et quel est ce genre? dit l'oncle Fréderich.

C'est celui qui pénètre jusqu'au fond du cœur, et qui remplit les yeux de larmes. — Mais n'est-ce pas insensé de verser des larmes pour ce qui ne doit être qu'un plaisir? Bon Dieu! on a bien assez d'occasion d'en verser, sans en chercher encore davantage; par exemple, Lisa, dit-elle en éclatant de rire, quand il fallut avaler hier la coupe de ciguë.....

Mina,

Mina, je t'en prie!..... tais-toi, lui dit doucement Elisabeth.

Au nom du ciel, dit Fréderich, qu'est-ce que c'est que cette coupe de ciguë?....... Mina, je t'en conjure, répéta encore Elisabeth d'un ton suppliant. — N'aie pas peur, Lisa, dit Minette, je ne trahirai pas notre secret, ou plutôt le mien, car tu avais remis depuis long-temps ton chapeau corse, que je balançais encore la tête en équilibre........

L'oncle Fréderich se rappela alors ce que je lui avais conté en arrivant, il pressa Mina d'expliquer ce qu'elle voulait dire; enfin il fallut céder, et raconter l'histoire de la belle toilette et des bonnets. — Vous mîtes donc courageusement le tout de côté, dit l'oncle? — Oui, répondit-elle, et j'en bénis le

ciel à présent que j'ai vu ces demoiselles; c'était si différent! oh! je suis bien sûre que notre habillement à la mode les aurait fait rire tout le jour. — Elle en fit ensuite une description si plaisante, et de tout ce qui s'était passé à ce sujet, et comme leur petit frère leur avait dit qu'elles avaient l'air d'avoir une paille en équilibre sur le nez, que tout le monde éclatait de rire, et qu'on lui fit mille caresses.

Et c'était à moi, disait-elle, que tout cela s'adressait, quoique Elisabeth eût aussi son château de gaze sur la tête. O ma chère Lisa! lui dit-elle avec tendresse, quoique je ne pusse m'empêcher de pleurer pour mon propre chagrin, je souffrais bien davantage seulement, quand on te regardait; c'est tout simple qu'on se moque de moi; mais de

toi, ma Lisa! .... Elisabeth attendrie lui caressa doucement la joue.

Soit pour seconder le plan de leur oncle, soit qu'elles-mêmes fussent entraînées par la douce et naïve amabilité de mes filles, les quatre nièces, qui jusqu'alors avaient eu l'air froid et dédaigneux, vinrent tour-à-tour leur parler avec amitié. Monsieur Wahlen conjurait doucement Elisabeth de se mettre au clavecin. — Elle refusait timidement, disant qu'elle déchiffrait mal, qu'elle ne savait presque rien par cœur. Joue de tête, lui dit sa mère; Wahlen lui prit la main; la mena devant l'instrument; elle s'assit au clavier, et préluda d'une main incertaine et tremblante. — Les nièces et des hommes l'entouraient. Fréderich, sous un prétexte, attira tout le monde à l'autre bout de la chambre; Wahlen

resta seul auprès du piano, en feuilletant un livre de musique. Quand elle eut fini le vieux petit air qu'elle savait, il prit une chaise, s'assit à côté d'elle, et joua lui-même un très beau morceau qu'il venait de trouver; ensuite ils commencèrent à parler de musique, et à feuilleter ensemble le cahier : tout en causant, Elisabeth faisait des accords; insensiblement la beauté de l'instrument l'entraîna à jouer des fantaisies, d'autant mieux, que l'oncle Fréderich, Mina, les nièces et d'autres jeunes gens causaient assez haut à l'autre bout de la chambre. Wahlen lui-même, voyant qu'elle se mettait en train, se leva comme pour joindre la compagnie, mais il resta derrière elle; et son ame entière paraissait l'écouter. — Il est vrai qu'elle se surpassait; je n'ai jamais rien en-

tendu de plus harmonieux et de plus touchant ; sa main semblait obéir à son cœur, et l'émotion, l'admiration se peignaient sur tous les visages ; la causerie baissa d'abord de ton, puis on se tut tout-à-fait, et ce fut ce silence qui tira Elisabeth de son inspiration musicale, et l'avertit qu'on l'écoutait ; elle finit tout-à-coup, et se leva fort embarrassée, balbutiant quelque chose sur la bonté de l'instrument.

Les nièces et toute la compagnie la comblèrent d'éloges ; elle les rapporta tous à sa mère, qui en effet en jouissait bien plus qu'elle ; — et moi bien plus que toutes deux. — Wahlen seul ne lui dit rien du tout, il paraissait absorbé dans ses pensées, et tout près d'être lui-même un exemple des miracles de la musique ; enfin il sortit de sa rêverie,

s'approcha d'elle, et lui parla à demi-voix. Mon fils aussi vint au clavecin, et fit quelques beaux accords dans le *genre dorique*.

Voilà, dit Minette, la marche des Spartiates, et celle des Héros; voilà les Dieux, voilà tout l'Olympe. — Et ceci, dit Charles? en jouant prestissimo une allemande. — Ah! cela, c'est la marche de Minette.

On vint avertir qu'on était servi; le bon oncle s'empara de mes deux filles, les fit asseoir à ses côtés, et trouvait mille moyens de les faire valoir. A propos du livre anglais d'histoire naturelle qu'il leur avait prêté, il saisit l'occasion de montrer qu'elles savaient cette langue, et même assez bien; elles parlèrent d'histoire naturelle avec intelligence, en comparant cet ouvrage aux au-

teurs anciens, qui avaient traité la même partie.

Je crus m'appercevoir que la sœur et les nièces commençaient à prendre un peu d'humeur, et à trouver qu'on s'occupait trop des petites campagnardes; l'une de ces demoiselles n'ôtait pas les yeux de dessus Mr. Wahlen qui, placé de l'autre côté d'Elisabeth, ne voyait, n'entendait qu'elle, et lui parlait toujours à demi-voix, et d'un air très animé.

Dans la compagnie, se trouvait un savant assez célèbre; par les soins de l'oncle Fréderich, Charles était à côté de lui; il attaqua le jeune homme sur ses études, et sur les classiques; mon fils lui tint tête à merveille, et déploya une érudition dont le savant fut surpris; sans doute le plaisir de causer avec un

homme célèbre l'électrisait ; jamais je ne lui avais vu autant de feu et d'éloquence. Mina fut aussi très-aimable ; elle répondait avec esprit et promptitude à tout ce qu'on lui disait ; son maintien avait de la grace, de l'aisance, elle se tenait droite sans roideur, admirait tout sans avoir l'air trop étonné, demandait les noms des objets qui lui étaient inconnus, en plaisantant la première de son ignorance, était en même-temps très-gaie et très-modeste ; enfin, on aurait dit qu'elle avait passé sa vie dans le monde, et reçu la plus brillante éducation. Elisabeth était bien plus intimidée, elle ne parlait qu'à ses deux voisins, et tout bas, elle rougissait dès qu'on s'adressait à elle, et fit même plusieurs gaucheries qu'elle n'aurait pas faites à la maison.

L'oncle Fréderich, voyant un nuage sur la physionomie de ses nièces, ramena la conversation sur les arts, les plaisirs, la littérature moderne. Mes enfans n'avaient pas même l'idée des livres, ni des choses dont on parlait; mais cette fois Mina ne resta pas muette; elle fit des questions sur les pièces de théâtre, sur les spectacles, et s'en fit rendre un compte détaillé.

Pourquoi voulez-vous savoir tout cela? Minette, dit l'oncle.

Pour en parler avec vous, quand je vous verrai, dit-elle; et pour savoir à quoi vous vous amusez, quand je ne vous verrai pas.

Quand le dîner fut fini, elle se rapprocha des nièces, avec qui elle s'était tout-à-fait affranchie; elles sortirent ensemble, elles la menèrent dans leur chambre, étalèrent

tous leurs chapeaux, tous leurs bonnets, et donnèrent à Mina une leçon de mode qu'elle saisit bien vîte : quand elle rentra, je remarquai que ses cheveux, et les nœuds de rubans de son chapeau étaient arrangés différemment. Ce jour-là ne leur parut que cinq minutes ; ma femme même, outre son beau rôle de mère, fut applaudie pour son propre compte. Après le dîner, l'oncle Fréderich la mena au clavecin, elle joua supérieurement et fut très-admirée sur-tout du jeune Wahlen, qui dit à la mère tout ce qu'il n'avait pas dit à la fille, et la complimenta particulièrement sur l'éducation parfaite de ses enfans.

Enfin nous remontâmes dans la voiture de l'oncle, tous enchantés de notre journée. Elisabeth et ma femme louaient Wahlen ; Charles

son savant; Minette tout, même les nièces, et tous les quatre l'excellent oncle Fréderich; arrivés à la maison, l'éloge fut répété par mes trois cadets: car il avait eu soin de faire mettre pour eux dans la voiture, un gros cornet de dragées, ainsi toute la famille fut très-satisfaite de cette petite excursion.

❀

LES SUITES.

Le lendemain matin, la première chose, que fit Mina, fut de reprendre son bonnet chiffonné, de le regarder de tous les côtés en chantant, et de dire, je saurai bien l'arranger; sa mère entra, s'approcha d'elle; la petite lui conta vivement ce qu'elle allait faire; elle repoussa le rouet dans un coin, jeta le tricotage dans un tiroir, et s'établit à l'ouvrage avec ses chiffons. Elisabeth vint aussi, Mina recommença son histoire, et la mère et les deux filles parlèrent ensemble. Quelques momens après, n'entendant plus rien, je me retourne, et je vois Elisabeth,

un tablier sur les épaules, les cheveux épars, entre sa mère et sa sœur qui lui mettaient des papillotes ; quand elle fut arrangée au gré de Mina, et dans le goût des nièces, sa sœur lui plaça le bonnet sur la tête, et fut plus d'une heure à l'arranger, sans que Lisa se plaignît de cet ennui.

Minette, quoique la plus jeune était l'ame de cette conférence ; elle avait pour elle l'expérience, ayant vu en détail, et touché tour-à-tour la garde-robe des nièces, et bien examiné leur coiffure ; ma femme aussi y avait fait grande attention, mais seulement des yeux, et se soumettait docilement aux décisions de Minette. Pour Elisabeth, elle convenait qu'elle avait peu regardé ces demoiselles ; mais en revanche, elle savait à merveille comment était mis l'élégant Wah-

len, et ce fut elle qui se chargea de la réforme des habits de ses frères. — Le dimanche suivant, c'était son tour d'aller à l'église; je la vis paraître le matin en grand étalage; ses cheveux retombaient par derrière, le bonnet rangé par Minette ne ressemblait pas mal à présent à celui des nièces, malgré les critiques de Charles qui voulait prouver mathématiquement qu'il était de quelques lignes plus haut; deux poches passablement grosses garnissait ses hanches; sa poitrine était à demi découverte, jamais Minette ne put obtenir qu'elle le fût tout à-fait, et un gros bouquet de Narcisse était sur son sein; sa sœur la suivait pas-à-pas, tournait autour d'elle, mettait une épingle, rajustait un pli, et s'occupait sur-tout beaucoup des manches, qui bouffaient aussi par le

bas, et qu'elle appelait des pouponnes. — Pour la pauvre Elisabeth, elle était toute confuse de sa parure, et rougissait jusqu'aux oreilles, dès que je la regardais. Ma femme admirait sa fille avec les yeux d'une mère, et moi-même, j'avoue que je ne pouvais m'empêcher d'être fier de sa beauté, et de la regarder avec plaisir; mais j'avais pourtant une sorte d'inquiétude, et j'étais mal à mon aise. — Je crains, leur dis-je, que tout cela ne frapppe trop à l'église, j'aurais préféré qu'elle fût mise comme à l'ordinaire.

Pourquoi? dirent à-la-fois, Auguste et Mina, elle est très-bien ainsi.

Si seulement, dis-je, j'avais pris un autre texte; mais ne faut-il pas que je prêche aujourd'hui sur le mauvais riche et le pauvre Lazare;

toute la paroisse sait que je suis pauvre, et verra ma fille habillée comme la fille d'un homme riche.

Cher ami, me dit Auguste, pourquoi veux-tu qu'on pense à elle à propos de Lazare? des filles de ministre ne sont-elles pas autant que des nièces de libraire? ne peuvent-elles pas être aussi bien mises?

Non, ma chère amie, quand le libraire est riche, et que le ministre est pauvre, si seulement vous m'aviez dit cela hier, j'aurais pris un autre sujet; il y a precisément dans mon sermon un long morceau contre le luxe des habillemens; on croira que je prêche contre ma chère Elisabeth, et cela me fera de la peine, — pour le coup je crus que ma femme, qui avait un grand respect pour mes sermons, se rangerait de mon parti; mais je me

trompai ; chacun a son côté faible ; et celui de la bonne Auguste était ses filles et leur beauté. Elle se tut cependant un instant, mais, après un regard jeté sur Elisabeth. Elle me dit en hésitant un peu, — si tu pouvais, cher ami, te rappeler de l'un de tes sermons de l'année passée ; celui sur la fausse honte par exemple, il était si beau.

Ce serait encore pis, ma femme, car dans la première partie, je déclame avec force contre les pauvres qui veulent passer pour riches, et font plus qu'ils ne peuvent ; cela porterait absolument sur Elisabeth.

Eh ! bien, dit ma femme avec un peu d'impatience, prêche celui contre la peur des revenans, il n'y aura là nul rapport.

Non, en effet il n'y en aura point ; mais n'est-il pas plus facile à Eli-

sabeth de changer de robe, qu'à moi de sermon; je n'en ai plus le tems, on est déjà venu demander le cantique. — Au moment même la cloche se fit entendre. Tu vois bien, me dit ma femme, qu'Elisabeth non plus, n'a pas le tems de s'habiller autrement, laisse-la pour cette fois aller ainsi, cela lui va si bien. Je le trouvais moi-même, et je ne pouvais m'empêcher de la regarder avec complaisance. A la bonne heure, dis-je enfin; cependant je veux absolument, — et je parlai à l'oreille de ma femme. La modeste Lisa me comprit, et releva son mouchoir de cou en rougissant; sa mère s'approcha, y mit une épingle, et nous nous acheminâmes vers l'église, elle, moi et Charles. Quand Elisabeth ne fut plus soutenue par sa mère et sa sœur, et qu'elle

se vit seule à côté de moi, et de ma robe pastorale, elle rougit plus encore, et son embarras redoublait à chaque personne que nous rencontrions.

A l'église je m'apperçus que tout le monde avait les yeux fixés sur elle; elle était si confuse, et me faisait tant de pitié que je résolus d'adoucir un peu les endroits de mon sermon qui pouvaient ramener l'attention sur cette pauvre fille; mais l'histoire de mon sermon de la ville dont le seul souvenir me faisait frémir de la tête au pieds, me venait à la pensée. — Quoi, dis-je en moi-même, je composerais avec la vérité, ce qui hier encore était une vérité pour moi, ne le serait plus aujourd'hui, parce qu'elle me regarde? Non, non je ne l'altérerai pas de la moindre chose, cette sainte vérité

dont je suis le ministre, et sur-tout quand il s'agit de mon enfant; rougis, ma bonne fille, puisque tu t'es exposée à rougir; ce n'est encore, grace au Ciel, que d'une faiblesse; mais ton père aurait à rougir d'un crime, s'il flattait cette faiblesse; s'il ne cherchait pas plutôt à étouffer cette semence de vanité et de frivolité qui germe dans ton jeune cœur, — non! quand même mon Auguste serait là présente, je dirais, sans y rien changer, ce passage de mon discours, et je posai le doigt sur une page où j'attaquais les mères trop faibles, trop indulgentes, trop prévenues en faveur de leurs enfans.

Si le lecteur pouvait se faire une idée de la tendresse que j'avais pour mon Elisabeth, il admirerait mon courage et le sacrifice que je fis à la vérité; en montant dans la chaire, je me comparais à Brutus, montant

à la tribune pour prononcer la sentence contre ses fils coupables. Je ne pouvais m'empêcher de regarder sans cesse Elisabeth; elle baissait son innocente tête sur son livre de prières. Pauvre petite! pensais-je, pose patiemment ta tête sur le billot, je ne veux pas t'épargner, — je ne trahirai pas la vérité; et je tins parole. Je fus sur-tout très éloquent dans tout ce qui pouvait regarder ma fille; tout le monde avait les yeux tournés sur la pauvre victime, qui les baissait toujours plus; et vraiment elle avait l'air d'être en pénitence. Depuis plusieurs années, je n'avais prêché avec autant de feu et d'émotion, mes yeux nageaient dans les larmes; quand je me tournais du côté où ma pauvre fille me paraissait faire amende honorable, j'étais prêt à sangloter, et je vis

aussi pleurer plusieurs femmes; je finis par ce morceau, tiré de l'apologie de Socrate :

" Dieu n'a donné la vie à l'homme
„ que pour faire le bien ; je vous
„ ai dit la vérité quoi qu'elle ait pu
„ coûter à mon cœur, et je vous
„ laisse à présent porter sur moi le
„ jugement que vous voudrez „.

Lorsque j'indiquai le verset pour le dernier chant, je fus frappé des paroles ; c'était ce pseaume :

" Comme un père a compassion
„ de ses enfans, Dieu aura compas-
„ sion de lui „ ; elles pénétrèrent dans mon cœur. " Comme un père
„ a compassion de ses enfans „ ! et moi, j'avais sans pitié désespéré mon enfant ! En indiquant ce verset, mes lèvres tremblaient, mon ame était oppressée, je craignais d'être allé trop loin avec ma pauvre Elisabeth,

qui me paraissait alors tout-à-fait innocente; et je revins à la maison, triste et abattu.

Elisabeth était déjà rentrée; je m'attendais à la trouver dans les pleurs; à ma grande surprise, elle me parut plus gaie qu'avant le sermon. Ni elle, ni mon fils ne me dirent pas un mot qui eût rapport à mon discours. Je passai dans la chambre à côté pour ôter ma robe; dès que je fus sorti, ma femme demanda à Charles sur quoi j'avais prêché.

Je vous avoue, lui dit-il, que je n'ai pas trop écouté la première partie; j'étais distrait par le bonnet de Lisa, que je ne pouvais m'empêcher de mesurer des yeux, et qui est bien de trois lignes au moins plus haut que celui des nièces. Mais la fin du sermon m'a paru superbe;

il parlait de l'obligation d'être juste et vrai dans toutes les circonstances, fût-ce contre soi-même. Tout le monde était atendri et lui-même pleurait.

Moi, dit Elisabeth, j'ai moins écouté papa qu'à l'ordinaire, parce que j'étais si serrée dans mon banc, ces grosses poches auxquelles je ne suis pas accoutumée me gênaient horriblement; mais le sermon était très-beau.

Ah! mes enfans, disais-je en les entendant de la chambre voisine, votre bon génie vous a donné ces distractions pour vous sauver le chagrin que vous aurait fait ma dureté; vous ne l'apprendrez que trop : on ne parle à présent d'autre chose dans tout le village.

Je me trompai, toute l'assemblée, ainsi que Charles et Lisa eux-mêmes,

avait été distraite par la parure extraordinaire de la jeune fille; et quand je croyais qu'on la regardait pour lui appliquer mes paroles, c'était pour admirer sa beauté; on avait pleuré parce que je pleurais; et ces bonnes gens crurent tous que j'avais prêché sur la mort.

Mon amour-propre fut un peu blessé de ce que le sacrifice que j'avais fait à la vérité, n'avait point été remarqué; j'avais été inutilement engoissé; mais les engoisses bien plus cruelles encore que j'avais éprouvées auprès du lit d'Elisabeth, quand dans son enfance, elle fut si mal de la petite vérole, et que je pensais sans cesse aux cinq enfans de ma veuve; elle les ignorait, les larmes amères que je versai à cette époque, elle ne les voyait pas, et en était-ce moins les larmes

d'un cœur paternel ? Est-ce que les sacrifices qui ne sont pas remarqués, que le monde ignore, et qu'on offre au ciel avec une ame pure, ne sont pas les meilleurs? N'avons-nous pas un père, un ami qui les voit, qui les juge, et qui connaît la valeur de nos larmes et de notre courage? — Je me tus, et je me réjouis dans mon cœur d'avoir été le seul affligé.

Le lundi matin, ma femme me pria de dispenser mes filles de leurs leçons, parce qu'elles avaient quelque chose d'important à faire dans la maison; je découvris que c'était pour relever en draperie les rideaux de la chambre de compagnie, comme ils l'étaient chez le libraire, et pour faire des coussins, et des fourres au chaises d'osier, avec un matelas et une couverture du lit de

mes filles ; il fallut aussi couper différemment les robes de tous les jours ; diminuer les chapeaux de paille ; rallonger les jupes avec des falbalas ; gonfler les manches ; et sur-tout passer une heure ou deux de plus devant le miroir.

Chaque jour, quand je disais mon avis sur ces folies, ma femme me répondait : mais cela, cher ami, ne nous coûte rien, qu'un peu de peine qui rend tes filles plus adroites ; si tous ces changemens coûtaient de l'argent, je n'en aurais pas fait un seul.

Ah! répondis-je en soupirant, ils nous coûteront bien davantage, le repos du cœur de mes enfans, leur simplicité, et l'innocence de leur ame, et peut-être toute la paix de notre vie, et de l'argent aussi,

chère femme ; car enfin, ce n'est pas pour nous seuls que vous faites tout cela ; il faudra montrer au monde ces meubles, ces robes, ces poches et ces manches. — Plût au ciel que nous n'eussions jamais vu le libraire!

Il aurait pourtant fallu voir quelqu'un une fois, cher ami; tu ne voulais pas faire des religieuses de tes filles? et s'il faut qu'elles connaissent un peu le monde, ne vaut-il pas mieux que ce soit à présent que plus tard? Une fois mariées, elles n'y penseront plus; et pourtant il faut y paraître comme les autres jeunes filles, ou tout le monde se moquera d'elles. Si l'oncle Frédérich n'avait pas été si bon pour elles, toute la compagnie de l'autre jour n'aurait cessé de les tourner en ridicule; n'ai-je pas vu comme ces

demoiselles les regardaient sans cesse? et ce jeune monsieur Wahlen ôtait-il ses yeux de dessus Lisa? Ce n'était que par égard pour l'oncle qu'on s'abstenait de rire; mes enfans sont mon sang, je ne puis supporter qu'on les tourne en ridicule, quand je devrais travailler toutes les nuits pour l'empêcher. Quant aux changemens des meubles, madame Saltzeberg m'a dit l'autre jour qu'elle accompagnerait son frère quand il reviendrait nous voir; il faut pourtant la recevoir comme elle y est accoutumée.

Il me parut que ma femme avait raison, cependant je n'avais pas tort; et je m'apperçus bientôt que les rideaux n'étaient que le commencement des changemens que l'on fai-

sait dans la maison pour recevoir les belles dames.

Eh bien! dis-je un jour à ma femme avec un peu d'humeur, à la bonne heure; — tenez, prenez les ducats rares, ils devaient servir à orner l'esprit de mes enfans; puisque mon ami le libraire y a pourvu, qu'ils servent à orner leur personne, ce sera toujours pour mes enfans. Mais je te le répète, Auguste, malgré sa générosité, je crains bien que la connaissance de cet excellent homme et de sa famille n'ait des suites fâcheuses.

Et si enfin tu écris ton livre, me répondit-elle, cela ne nous mettra-t-il pas également en relation avec le monde? N'aurait-il pas fallu en avoir avec les libraires? et celui-là n'est-il pas le plus honnête de tous,

le plus à même de bien payer tes ouvrages ?

Tes ouvrages ! ce mot me chatouillait si délicieusement l'oreille et le cœur, que je n'eus rien à répondre. — L'argument de ma femme me parut sans replique, et je consentis gaiement à toutes les réformes. — Je m'accoutumai insensiblement à voir mes enfans vêtus, si non plus richement, au moins plus à la moderne ; elles devinrent si habiles couturières, et si bonne coiffeuses, que tout se faisait sans perdre aucune leçon ; et ce qui m'enchanta, c'est que ma perruque fut peignée tous les jours au lieu de ne l'être qu'une fois par mois par un perruquier ivrogne, qui faisait le tour de toutes les perruques du clergé dans ce canton, et coûtait assez d'argent

et de vin ; cette économie couvrit la dépense de la poudre et de la pommade pour mes filles, et même il resta quelque chose encore pour des rubans.

Au bout d'un mois, j'eus la visite de l'oncle Fréderich, accompagné de son ami le mendiant-romancier; j'étais seul à la maison; ma femme et mes enfans étaient allés à une foire du voisinage. L'oncle Fréderich sortit de sa voiture un gros paquet de livres, un autre de diverses provisions de ménage, un panier de vin, et une grande boîte. Pendant ce temps-là, j'étais dans les bras du romancier, qui me parlait avec enthousiasme de la scène sentimentale qui avait eu lieu chez moi; il me demanda plus de dix fois des nouvelles de mes filles, et parlait avec transport de ma fille aînée, et

de ses touchantes paroles. *Oh! ne nous laissez pas ainsi! ne nous refusez pas! ne nous punissez pas!* etc. Elles étaient, disait-il, gravées dans son cœur; il mourait d'impatience de revoir cet ange bienfaisant, de la serrer contre sa poitrine.

Depuis que j'avais lû des romans, j'étais devenu défiant; cet enthousiasme pour ma fille me paraissait suspect, et me mettait de mauvaise humeur; sans doute ce que fit alors mon Elisabeth était fort bien. Mais ses jeunes frères et sœurs avaient aussi joint leurs petites mains, et dit tout comme elle; *oh! prenez prenez, ne nous refusez pas;* mais ma femme avait eu l'idée de donner le ducat, et l'avait présenté avec toutes ses graces; et cependant le romancier ne parlait que d'Elisabeth;

il me semblait qu'un faiseur de romans devait mieux saisir toutes les nuances; je le lui dis franchement.

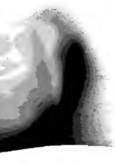
„ Quoi, dit-il, réellement les „ enfans aussi, et votre femme? „ quelle famille, quels cœurs sont „ les vôtres! mais je l'avoue, je ne „ vis alors que cet ange, cette char„ mante Elisabeth, et ses beaux „ yeux bleus, mouillés de larmes, „ qu'elle levait sur moi, me pre„ nant la main, en me disant avec „ un son de voix qui retentit encore „ au fond de mon ame, *ne nous* „ *laissez pas ainsi; ne nous punissez* „ *pas* „. Ma mauvaise humeur augmenta, mais je la cachai avec soin, de peur qu'il ne l'écrivît dans son roman. L'oncle Fréderich nous joignit, il m'embrassa avec effusion de cœur, en me disant. „ Cher ami, cher Pasteur,

„ j'aurais toute ma vie la plus grande
„ reconnaissance de la visite que vous
„ m'avez faite, elle a opéré dans ma
„ maison une réforme totale. „ Hélas!
„ pensais-je et dans la mienne aussi.
„ Mes nièces, continua-t'il, avaient
„ toute la disposition possible à de-
„ venir *des merveilleuses*, et à don-
„ ner avec excès dans toutes les
„ folies de la mode. Ma sœur,
„ mère trop faible, loin de les re-
„ tenir, comme elle l'aurait dû, les
„ encourageait: on me répétait sans
„ cesse qu'il fallait faire comme les
„ autres, ou s'exposer au ridicule;
„ la mode la plus nouvelle, était
„ toujours la plus commode; le li-
„ vre le plus nouveau était le mieux
„ écrit; la musique du jour, la seule
„ qu'on pût jouer. Quand je m'op-
„ posais à toutes les dépenses qu'en-

„ traîne cette passion de nouveauté;
„ quand je disais un mot, je pas-
„ sait pour trop économe et bizarre,
„ et je n'obtenais rien. Je vis votre
„ intéressante famille, et j'eus l'idée
„ de prouver à mes nièces qu'on
„ pouvait plaire et réussir sans avoir
„ même la moindre idée de la mode,
„ et n'étant jamais sorties du Vil-
„ lage. — Je vous invitai à venir
„ dîner chez moi avec vos enfans;
„ mes nièces me demandèrent plus
„ de dix fois ce qui me plaisait tant
„ dans ces jeunes villageoises. —
„ Vous les verrez, leur repondais-
„ je, ce n'est rien qu'on puisse dire.
„ Vous arrivâtes avec vos charman-
„ tes filles; l'élégante simplicité de
„ leurs vêtemens, la grace naturelle de
„ leur maintien, cette touchante can-
„ deur, cette ignorance totale des

„ usages de la ville, et de tout ce
„ qui était moderne, jointes à leurs
„ connaissance profondes en litté-
„ rature ancienne, leur modestie, et
„ leur instruction réelle, frappa sin-
„ gulièrement mes nièces et toute
„ la société. Vous savez comment
„ la chose alla; mais vous ignoriez
„ mes motifs. — Je voulais faire
„ briller vos filles, et pour cela je
„ mis d'abord en avant toute la fri-
„ volité, tous les petits talens de
„ mes nièces, pour faire ressortir
„ mieux la bonne éducation de vos
„ enfans. Je mis vos filles sur des
„ sciences assez rares et peut-être
„ assez inutiles dans l'éducation des
„ femmes, mais dont il n'était que
„ plus piquant de les trouver ins-
„ truites, et qui devaient d'autant
„ plus étonner mes nièces, qu'elles

„ ne savent pas un mot de tout
„ cela. — Je les abandonnai ensuite
„ à leur naturel, et le talent supé-
„ rieur d'Elisabeth pour la musi-
„ que, et les saillies originales de
„ Minette, son aimable gaieté, sur-
„ passèrent mes espérances ; elles
„ obtinrent un suffrage général, et
„ sur-tout celui du jeune Wahlen,
„ très-instruit lui-même, très-en-
„ thousiaste du vrai beau ; il a été
„ frappé à l'excès des connaissances,
„ du goût, des graces de vos filles, il
„ ne parle plus d'autre chose, et
„ mes nièces font le plus grand cas
„ de son opinion. Vous voyez,
„ mes demoiselles, leur dis-je, le soir,
„ elles ne connaissent ni Wieland,
„ ni Gœthe, ni Rousseau ; elles
„ n'ont pas la moindre idée du
„ monde, du Journal des modes, ni



„ de celui du théâtre ; Elisabeth joue
„ d'inspiration comme tous les anges,
„ et se fait à elle-même sa musique
„ nouvelle ; elle ne connaît Alceste,
„ Iphiginie, Didon, que dans l'his-
„ toire des romans. Elles ne savent
„ pas même ce que c'est ; leur cos-
„ tume simple, modeste, pris dans
„ la belle nature, et d'après les plus
„ beaux modèles, est le contraire
„ du vôtre ; et cependant Wahlen,
„ le noble, l'élégant, le sensible
„ Wahlen, dont le goût est si dé-
„ licat et si sûr. Wahlen parle de
„ ces jeunes filles comme de deux
„ divinités. Oh ! mes enfans, leur dis-
„ je, c'est que la modestie, l'inno-
„ cence, un cœur simple et pur,
„ une saine raison, l'emporteront tou-
„ jours sur le faux brillant, et le
„ jargon du monde ; tout comme

„ les formes élégantes de la nature,
„ sur les formes bizarres de la mode.
„ Les filles de mon ami brillent de
„ leur propre état, le vôtre vous
„ est étranger; elles pénètrent les
„ cœurs, et vous ne ferez qu'éblouir.
„ Je le dis plus fortement encore
„ que je ne vous le répète, et cette
„ fois, soutenu par l'exemple de
„ vos charmans enfans, j'ai réussi
„ à les persuader. Mes nièces sont
„ devenues beaucoup plus simples;
„ elles ont cherché à se rapprocher
„ de vos filles, autant que l'usage
„ de la ville a pu le leur permettre;
„ tous les hommes étaient trans-
„ portés de leur costume, de ces
„ jolis cheveux conservant leur cou-
„ leur naturelle, et retombant sans
„ art sur leur front; de cet air de
„ nymphes avec leurs longues robes

„ blanches, mes nièces les ont imi-
„ tées : elles ne portent plus ces
„ grosses poches, et ces grosses
„ manches qui défiguraient leur taille,
„ et leurs bras; elles sont cent fois
„ plus jolies, et je ne doute pas que
„ les jeunes Dames de la ville ne
„ les imitent à leur tour. Ce qui
„ est vraimant beau doit prendre et
„ durer. Elles m'ont demandé des
„ livres instructifs, elles sortent
„ moins, s'occupent davantage, et
„ m'ont avoué qu'elles se trouvaient
„ beaucoup plus heureuses, et c'est
„ à vous, mon cher ami, c'est à
„ vos filles que je dois cette réforme
„ qui m'enchante. „

Hélas! lui répondis-je, vous en trouverez aussi beaucoup dans ma maison que cette malheureuse visite a opérées : dans ce moment, ma

famille arriva ; Mina courut dans les bras de l'oncle, en sautant moins qu'à l'ordinaire, parce que ses poches la génaient. Je m'apperçois de la réforme, dit Fréderich avec un triste regard, et il la plaisanta sur sa parure, dont la mode, lui dit-il, était déjà passée. Le romancier était volé le premier au devant d'Elisabeth, et l'embrassa tendrement ; je regardais d'un œil inquiet ; Fréderich s'approcha et me dit ; soyez tranquille, absolument tranquille, mon ami est un peu fou par la tête ; mais son cœur est pur comme celui d'un enfant, il ne pense qu'à son livre, et qu'à décrire une héroïne de roman comme il la lui faut. Depuis long-temps il cherchait en vain un modèle ; il croit l'avoir trouvé dans notre Eli-

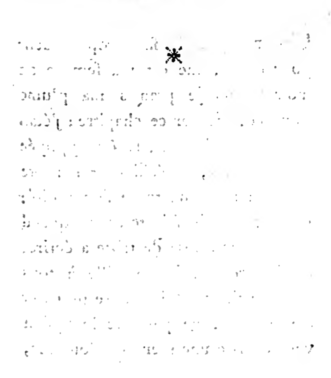
sabeth, et je vous assure qu'elle lui plait mieux sur le papier que dans ses bras; Elisabeth elle-même ne peut pas y mettre moins de conséquence que lui. Elle ne le reconnaissait pas d'abord, et se retirait un peu confuse; mais, quand elle sut que c'était le cher mendiant, elle se rapprocha, et l'embrassa la première. Les enfans le revirent tous avec plaisir, et chacun d'eux vint lui donner la moitié du pain d'épice qu'il rapportait de la foire, en lui disant comme pour le ducat, *oh ! prenez, prenez, ne nous refusez pas.* — Il était au troisième Ciel.

L'oncle Fréderich fit apporter la grosse boîte qu'il avait sortie de la voiture. Voici, dit-il pour aider à l'histoire *de la réformation.* C'était des chapeaux de paille blanche très-

jolis, mais très-simples, des bonnets ronds, garnis de petites dentelles, deux robes couleur Lilas de laine seulement, mais fines et faites dans un goût simple et charmant, et sur-tout *sans poches*, et puis des pièces de jolis rubans, etc. etc.

L'ouverture de cette intéressante boîte interrompit une conversation entre mes filles et le romancier; et nous rassembla tous autour de l'oncle Fréderich. Je voulais vous rapprocher de la mode, mes chères filles, leur dit-il; mais vous m'avez prévenu et surpassé; elles l'embrassèrent en riant et pleurant, et sortirent avec leur trésor; au bout d'une demi-heure, elles rentrèrent bien contentes, sur-tout Minette qui avait déjà tout essayé, et qui sautait de joie, d'autant mieux que sur-

la parole de l'oncle, elles avaient déjà ôté leurs grosses poches. Chacun des enfans avait aussi son petit présent; Charles, avec son paquet de livres, était le plus heureux de tous, et la reconnaissance fut grande pour l'oncle Fréderich.



LA PLANCHE DE POIS

ET LES CONJECTURES.

Cher ami, il fait trop obscur pour écrire, me dit ma femme au moment où je prenais ma plume pour commencer ce chapitre; j'étais près de mon bureau, la tête appuyée sur ma main, réfléchissant à notre sort et au sort de toute l'humanité; c'est ce que je fais toujours quand j'ai quelque chose de triste à écrire; et c'est ce que je conseille à tous les écrivains : — il faut se préparer à son sujet, ne pas rire lorsqu'on veut décrire une scène de douleurs,

et ne pas s'affliger avant que de peindre une belle matinée du printemps.

Je te dis qu'il fait trop obscur pour écrire, me répéta ma femme. Ah! lui dis-je en posant la main sur le papier, c'est ceci qui sera sombre!.......

Et qu'est-ce que tu écris?

Le jour où l'on donna à nos deux filles aînées, leurs robes lilas.

Ah! dit-elle en soupirant, c'est le commencement de nos douleurs!

Et qu'est-ce qui fut la cause de notre malheur? une robe neuve et une plaisanterie! Les chagrins devraient toujours être une suite de nos folies.......

Ou de nos péchés, dit Auguste.

Non, ma femme, c'est à notre conscience à nous punir de nos pé-

chés ; mais je dis de nos folies, de nos passions, de nos faiblesses, et c'est bien à la suite de tout cela que nos douleurs arrivent ; et sans doute il faut que ce soit ainsi ; s'il n'y avait ni peine, ni douleurs, il n'y aurait non plus ni pitié, ni consolation. Si tous les hommes étaient heureux, il y aurait peu d'*amour* sur la terre. Et je continuai.

Le matin suivant, Elisabeth et Mina parurent dans leurs beaux habits lilas, et dans leurs coiffures nouvelles ; cet équipage tenait le milieu entre la simplicité villageoise et l'élégance de la ville, et leur séyait à merveille ; elles étaient vraiment très-jolies, sur-tout Elisabeth. Notre vieille servante Marie était depuis long-temps très-surprise des changemens opérés dans les meubles de

la

la maison, et dans la garderobe de mes filles. Mais ce matin, quand elle les vit si parées, la curiosité fut à son comble. Déjà, dans le village, on avait formé mille conjectures; on s'était demandé : qu'est-ce qu'il doit arriver aux filles de notre Pasteur? On avait questionné Marie, mais elle n'avait pu répondre. A présent, elle combina, l'arrivée du libraire, et les présens qu'il avait apportés, et l'empressement du romancier de courir au-devant d'Elisabeth; tout cela lui parut clair comme le jour; Elisabeth se mariait; mais avec qui? Ni le libraire, ni l'auteur ne lui paraissaient assez jeunes. Elle se marie pourtant, disait-elle, et il faudra bien une fois que l'époux se montre. Après le déjeûner, le romancier eut envie de faire une nou-

velle situation ; il pria Elisabeth de se mettre au clavecin ; elle y consentit, et joua comme un ange ; mon auteur fut dans le ravissement ; et, dans un transport poétique, il s'écria : " Oh ! puisse cette douce, „ cette céleste harmonie régner tou„ jours dans ton ame, charmante „ Elisabeth ! Puissent les Grâces être „ toujours tes compagnes ! Vois cet „ anneau, dit-il en lui montrant „ une cornaline très-belle, et très„ bien gravée, qu'il avait à son doigt, „ représentant les trois Grâces entre„ lacées ; elles ne doivent pas être „ séparées de leur compagne ; Elisa„ beth, en te donnant cet anneau, „ je te voue aux Grâces „. Il l'ôta de son petit doigt, et le passa au second doigt d'Elisabeth.

Ce présent m'étonna ; et me parut

avoir quelque conséquence; l'innocente Elisabeth même le sentit, et voulut refuser. Mais l'oncle Fréderich s'écria : ne craignez rien, mon enfant, gardez seulement cet anneau; sur ma parole, il n'y aura d'autre suite avec lui, que peut-être, un joli chapitre dans quelque livre. Elle l'accepta donc en rougissant; mais ce qui lui fit sûrement plus de plaisir que l'anneau, c'est lorsque Fréderich ajouta que le jeune Wahlen allait arriver à cheval : il serait déjà venu hier avec nous, dit-il; mais d'abord, monsieur l'auteur ne l'a pas voulu; il a craint qu'il ne lui gâtât ses situations ; et moi-même, je voulais que mes chères petites fussent un peu parées. A présent, qu'il vienne quand il voudra.

Hélas! non, cette nouvelle ne

fut rien moins qu'indifférente à mon Elisabeth ! Un éclair de plaisir brilla dans ses yeux, ils cherchèrent à rencontrer ceux de Mina; elle n'était pas là. Elisabeth sortit; elle avait besoin d'en parler à quelqu'un. Mina, cria-t-elle, chère Mina, écoute donc, il vient, il va arriver à cheval. — Il est à présumer qu'elles en avaient parlé quelquefois; car Minette comprit très-bien de qui il était question; mais la vieille Marie, qui l'avait entendue aussi, aurait bien voulu savoir qui était cet *il* qui arrivait à cheval.

Mais, puisqu'il vient, dit-elle, et qu'il vient à cheval; je l'entendrai, et je le verrai la première. Elle se tint aux aguets; et je doute qu'Elisabeth elle-même eût plus d'envie de voir le cavalier arrivant, que

cette bonne Marie. Enfin, elle entend le trot d'un cheval; elle court à la porte de la cour pour l'ouvrir, et mener la bête à l'écurie; — elle vit descendre un beau jeune homme mis avec élégance, qui lui donna un trinkguelt très-honnête pour le petit service qu'elle lui rendait. — Alors il n'y eut plus de doute : ce beau, jeune, et libéral monsieur est très-certainement l'époux de mademoiselle Lisa.

Elisabeth aussi écoutait les pas du cheval, et s'avançait jusqu'à la porte de la maison; dès que Wahlen l'eut apperçue; il accourut, et la salua en lui baisant la main ; Elisabeth rougit; c'était la première fois de sa vie qu'elle recevait cette marque de respect. Wahlen la suivit au salon, où nous étions tous rassem-

blés. Marie, en les regardant aller, disait : bon, tout est en règle, il lui a baisé la main, elle a rougit, nous aurons une noce.

Nous fûmes tous enchantés de revoir Wahlen ; sur-tout ma femme, qui le trouvait très-aimable; elle se rappela ce qu'il avait dit chez l'oncle Fréderich de son goût pour le plain-chant, et courut toute la maison, pour chercher quelques feuilles de vieille musique de son père, qui devait être un chant d'église ; elle le joua, et personne n'eut l'air de le trouver beau, excepté cependant Elisabeth et Walhen, qui, tout près l'un de l'autre derrière le clavier, chantaient ensemble les paroles latines. Auguste le joua trois fois ; à la troisième, nous fîmes tous chorus, et le concert finit par un *tutti* d'é-

clats de rire, que ma femme ne trouva pas très-bon. Wahlen devenait à chaque moment plus assidu, plus tendre et plus respectueux auprès d'Elisabeth; il lui rappela les belles promenades autour de la cure, dont elle lui avait parlé, et lui proposa d'en faire une avec elle; on appela Mina, elle aidait sa mère à préparer le dîner; Annette cueillait des fraises; Charles et ses frères faisaient leur leçon de latin; l'auteur, le libraire et moi, nous étions enfoncés dans la littérature; il fallut donc aller se promener seule avec Wahlen. Mais Elisabeth n'alla pas plus loin que le Jardin: par une sorte d'instinct non réfléchi, elle craignait de se montrer aux paysans dans toute sa parure, à côté d'un jeune homme, et sans ses parens. Il

Wahlen avait une ame de feu, et le cœur d'Elisabeth était toujours en mouvement; il leur fallut donc bien peu de temps pour se rencontrer et s'entendre. Dès le premier instant, la sympathie les avait entraînés l'un vers l'autre; et chaque minute qu'ils passaient ensemble comptait comme un jour pour leur connaissance et leurs sentimens : ils se trouvaient toujours à l'unisson. D'abord, ils parlèrent du local, de la superbe vue, du beau jour, de la belle nature; puis de sensibilité, de vertu, des maux de cette vie, de la mort, du tombeau, des belles espérances de l'avenir; plus leurs ames s'exaltaient, plus leurs cœurs se rapprochaient et s'attachaient.

Wahlen vit avec tout l'enthousiasme d'un jeune homme ardent et sensi-

ble, combien l'ame d'Elisabeth était innocente, pure, et remplie des sentimens les plus nobles; il voyait dans ses yeux mouillés de larmes combien elle était pénétrée de tout ce qu'elle disait, et les siens s'humectaient aussi. — Plus d'une fois, pendant cet entretien, il prit sa main, la pressa sur son cœur, sur ses lèvres, et la main de l'innocente fille, par la même impulsion, serrait aussi la sienne. — Si, dans son enthousiasme, Wahlen l'avait embrassée, Elisabeth le lui aurait rendu avec la même sainte innocence; mais il ne fit que serrer une fois les deux mains de la jeune fille contre sa poitrine, en s'écriant : O ma chère Elisabeth ! — La vieille Marie cueillait des pois pour le dîner, dans une des planches du

jardin, sans être apperçue; elle fut le témoin de cette tendre scène, et répétait à voix basse : " O ma chère „ Elisabeth! comme tu vas être heu„ reuse, avec ce beau monsieur qui „ t'aime tant! „

Peu-à-peu les soupçons se changeaient en certitude, et tout s'expliquait; notre voyage à la ville; les changemens de meubles; la parure de mes filles, l'exclamation d'Elisabeth : — *il arrive à cheval;* et l'entretien qu'elle venait d'entendre.

Nous vînmes enfin dans le jardin; Elisabeth alla cacher son trouble dans la planche de pois, sous le prétexte d'aider Marie à les cueillir; et là, commença le dialogue suivant, tout en cueillant les pois.

Marie. — Vous me trouvez ici toute en larmes, mademoiselle Lisa-

Elisabeth. — Eh! bon Dieu! sur quoi, ma chère Marie?

Marie. — Sur vous et sur ce jeune monsieur.

Elisabeth, rougissant. — Et pourquoi, sur nous?

Marie. — Ah! mademoiselle Lisa, vous êtes aujourd'hui si belle! si belle! et ce jeune monsieur est si beau (Elisabeth sourit.)! un si beau couple doit être béni de Dieu.

Elisabeth. — Un si beau couple! — Es-tu folle, Marie?

Marie. — Ah! je sais bien ce que je dis; vous êtes Epouse, Mademoiselle Lisa, je comprends bien que je ne dois pas le savoir encore; mais personne ne l'apprendra de ma bouche; personne au monde.

Elisabeth. — Réellement, Marie, tu es aussi trop singulière; et la

jeune fille sentait une émotion qui allait même au-delà de ce qu'elle venait d'éprouver en causant avec Wahlen, et qui était produite par ce nom d'épouse.

Marie. Oh! mademoiselle, il faudrait bien que, je n'eusse point d'yeux; il est clair, comme le jour, que vous allez vous marier, et que ce jeune homme est votre époux : n'ai-je pas vu en cueillant mes pois, comme il vous serrait la main, et comme il la baisait, ni plus, ni moins que si vous étiez déjà sa femme; n'ai-je pas vu que vous pleuriez tous les deux, et que le mouchoir qui couvre votre sein, se soulevait et s'abaissait comme les épis que le vent souffle; n'ai-je pas entendu comme il vous appelait sa chère Elisabeth : j'ai tout vu,

tout entendu; à quoi sert-il de le nier ?

Elisabeth. Réellement, Marie, tu n'est pas aujourd'hui dans ton bon sens.

Marie. — Oh ! chère bonne demoiselle, pensez que je vous ai vue toute petite, que je vous ai tant portée dans mes bras ; quel plaisir j'aurais aussi de porter vos enfans ! — ne rougissez pas ainsi ; n'est-ce pas pour cela qu'une belle fille vient au monde, pour en faire venir d'autres à son tour. Ils seront beaux vos enfans, vous êtes tous les deux si beaux, une véritable paire d'anges. — Oh ! comme il vous regardait avec ses grands yeux tous brillant. Chère, mademoiselle Lisa, je vous aime tant, voyez comme je pleure encore de joie de

vous voir si heureuse. Le jour de vos noces, je veux venir me jeter à genoux ici dans cette planche de pois, où vous allez me tout confier, n'est-ce pas ? j'y prierai Dieu de tout mon cœur pour qu'il répande ses bénédictions sur vous, et sur votre cher époux ; et vous les obtiendrez. Vous êtes si bonne, si bienfaisante ; et lui si beau, et si généreux.

Elisabeth était émue au point de ne pouvoir parler ; mais elle tourna négativement la tête, en portant sa main sur ses yeux, pour cacher les larmes qui les remplissaient. Marie alors vit l'anneau du romancier au doigt d'Elisabeth, elle saisit sa main, lui fit un geste menaçant, et lui dit ; méchante fille, nierez vous encore, ne voilà-t-il pas la

preuve ; vous savez le proverbe : *fille baguée, fille mariée.*

Elisabeth toute confuse, lui jura que l'anneau était un présent du vieux étranger ; Marie ne voulut pas le croire, et secoua la tête en disant : niez toujours, il faudra pourtant que la vieille Marie le sache une fois, pour faire le repas de noce.

Ma pauvre fille ne put supporter plus long-temps cet entretien, elle sortit de cette dangereuse planche de pois, emportant, dans son cœur déjà profondément blessé, l'image séductrice d'un bonheur auquel elle n'avait pas encore songé. Elle n'aurait pu définir ce qu'elle éprouvait ; mais sa tranquillité était perdue sans retour. Elle rougit en appercevant de loin Wahlen qui

se promenait avec nous, et l'évita sans savoir pour quoi ; mais elle avait beau le fuir, sans cesse il était devant ses yeux, il remplissait entièrement son cœur agité; elle sentait encore sur sa main l'impression de ses lèvres, et disait, en regardant son anneau, ah ! si c'était lui qui me l'eut donné. — Elle ne pouvait plus se dissimuler que dès le premier moment qu'elle l'avait vu, il l'avait intéressée; que cet intérêt faisait des progrès effrayans, et la pauvre enfant se sentait irrésistiblement entraînée comme vers un abîme.

Le premier pas que fait une jeune fille vers le malheur, c'est lorsqu'elle s'avoue à elle-même qu'elle aime ; bientôt elle le dira à celui qui est bien plus pour elle qu'elle-même,

et de ce moment elle ne s'appartient plus, elle ne sera plus que ce qu'il ordonnera. L'innocente Elisabeth aurait peut-être long-temps encore ignoré l'état de son cœur; mais la vieille Marie leva le voile qui couvrait son amour naissant: ces mots *d'époux*, *d'épouse*, de *noce*, retentissaient dans son ame, et lui faisaient éprouver à-la-fois, un sentiment de délice, de tristesse et d'effroi; elle frémissait au moindre mouvement que faisait Wahlen pour se rapprocher d'elle; elle rougissait dès qu'on la regardait; elle croyait que tout le monde, excepté Wahlen, allait parler comme Marie. Enfin, la voyant toujours à quelque distance de nous, je l'appelai, il fallut nous joindre, et rentrer avec nous à la maison; mais sa sérénité

avait disparu ; réveuse ; distraite, inquiette, elle s'assit dans un coin sans lever les yeux, et sans dire un mot, roulant entre ses doigts une fleur de pois qu'elle avait cueillie, et qui lui retraçait encore l'entretien de la planche ; Wahlen ne la laissa pas long-temps à ses réveries, il s'approcha d'elle, et lui parla avec cette aisance, cette tranquillité que les hommes savent si bien avoir, quand même leur cœur est remué, et qui leur donne tant d'avantage. Il fit du bien cette fois à la pauvre Elisabeth, et la calma peu-à-peu; Minette établit une plaisanterie sur le goût de Wahlen pour l'ennuyeux plain-chant, qui, disait-elle, avait gagné sa sœur, elle contrefaisait leur chant Latin avec une gravité comique, et fut si gaie, si gentille,

qu'Elisabeth se remit tout-à fait. Avant midi, elle parut comme à l'ordinaire. Marie, en mettant avec elle le couvert, voulut recommencer ses persécutions ; elle la gronda, et lui imposa silence sur cette folie, mais sans pouvoir la persuader.

L'AVEU.

MARIE voyant qu'elle ne pouvait rien obtenir d'Elisabeth, se retourna du côté de la petite Annette. Cet enfant avait beaucoup de finesse, et un tact singulier pour découvrir tout ce qu'on voulait cacher; quand on arrangeait quelque chose sans le dire, elle le savait toujours avant ses sœurs aînées. Cette fois elle ne savait rien, et ne comprit point les questions de Marie; mais elle la questionna à son tour, apprit sur quoi ses conjectures étaient fondées, et la servante et l'enfant, se persuadèrent

mutuellement leur réalité. La petite Annette fut piquée, et de n'avoir rien imaginé, et qu'on ne lui eût rien dit, et résolut de tout découvrir. Elle fit sa petite mine sage et prudente, et observa tout avec soin.

A dîner Wahlen était assis entre ma femme et Elisabeth. Elle était la seule de mes enfans qui eût un verre à pied, parce qu'elle était l'aînée, et que nous en avions peu. Wahlen choqua une ou deux fois son verre avec le sien en plaisantant; il avait, en lui parlant, une expression de tendresse, et de galanterie que la petite Annette n'avait jamais vue à personne, et ses soupçons se confirmaient toujours plus.

Résolue de savoir positivement à quoi s'en tenir, elle suivait pas-à-

pas les deux prétendus époux qui était retournés au jardin après le dîner. Auguste et Mina restèrent en arrière pour desservir la table ; la petite voyant sa sœur et le beau monsieur prendre le chemin d'un bosquet de bouleaux, qui était l'endroit favori d'Elisabeth, les quitta, et fit un détour pour y entrer sans être vue, les surprendre et les écouter. Au bout de quelques momens, ils la rencontrèrent dans une allée tenant à la main un bouquet de fleurs des champs qu'elle venait de cueillir. Donnez-moi ce joli bouquet, mademoiselle Annette, lui dit Walhen. — Non, je ne veux pas, répondit la petite. — Quoi, lui dit Elisabeth, tu ne veux pas donner ton bouquet à ce monsieur, et elle voulait le lui prendre ; mais

Annette mit la main qui tenait le bouquet derrière son dos, et dit avec un ton décidé. Non, non, Lisa, celui - là est pour l'oncle Fréderich, j'en donnerai à ce monsieur un bien plus gros, et plus beau le jour qu'il t'épousera; et elle s'éloigna en courant.

Pauvre Elisabeth ! —— la foudre était tombée sur elle, et l'avait atteinte; elle resta sur le coup, interdite, rougissante, n'osant ni regarder Wahlen, ni retirer sa main qu'il serrait tendrement entre les siennes; — innocente et naïve Elisabeth, tu n'avais pas appris l'art de déguiser tes sentimens, de les cacher sous une feinte gaieté, et sous le voile de la plaisanterie; avec moins de franchise, et sans doute, avec moins d'amour, une autre jeune

fille, en pareil cas, aurait sauvé son embarras sous un badinage, couru après sa petite sœur, arraché son bouquet, et l'aurait donné à Wahlen en riant et en parlant d'autre chose. Mais Elisabeth ne sut que rougir, pleurer, trembler, et faire ainsi lire Wahlen dans ce cœur sans artifice. Au premier moment, lui-même voulait dissiper l'embarras de cette innocente fille, en plaisantant sur le mot de la petite, il ouvrait la bouche pour dire quelque chose à Elisabeth ; mais, quand il la vit tremblante, interdite, prête à perdre connaissance, étendant les bras, comme pour chercher un appui, il s'approcha pour la soutenir avec un saisissement presque égal au sien, une pâleur mortelle avait succédé à sa rougeur, des

larmes

larmes s'échappaient de ses yeux à demi fermés ; l'une de ses mains cachait son visage ; Wahlen tenait l'autre en même temps qu'un de ses bras entourait la tremblante Elisabeth. — Comme elle était belle, et touchante! avec la rapidité de l'étincelle électrique, l'émotion d'Elisabeth passa dans l'ame de Wahlen, et l'embrasa d'un feu dévorant; il sentit alors ce dont il n'était pas encore convenu avec lui-même, c'est qu'il l'avait adorée du premier moment qu'il l'avait vue. Elle leva ses beaux yeux bleus sur lui, l'ardeur qu'elle vit dans les siens, les lui fit baisser de nouveau ; elle voulut retirer sa main, il la retenait avec force, et la couvrait de baisers.

Wahlen, dit-elle avec l'accent de l'amour, malgré son intention

d'y mettre de la fermeté, oh! Wahlen, laissez-moi.

Non, jamais, jamais de ma vie, je ne te laisserai, ô mon Elisabeth! à jamais, mon Elisabeth! Il l'attira contre son sein, et la serrant avec ardeur, il jura qu'elle serait son épouse. Elisabeth gardait le silence; elle sentait trop de choses, pour en exprimer une seule; une puissance invincible paraissait lier son existence à celle de Wahlen, et la retenir dans ses bras; elle y restait sans faire un seul mouvement, ni pour s'éloigner, ni pour modérer, ni pour partager ses transports; toutes ses facultés étaient suspendues, ou plutôt confondues, dans celle d'aimer Wahlen, de ne plus se séparer de lui.

O fille adorée! s'écria-t-il, dis-moi un mot, un seul mot, ou seu-

lement fais un signe, regarde-moi, mon Elisabeth, ou serre ma main; fais-moi comprendre que tu m'entends, et que ton cœur répond au mien. Mais Elisabeth restait toujours immobile; ses yeux, fixés sur la terre, répandaient des larmes qu'il ne paraissait pas qu'elle sentît couler; son sein oppressé, le tremblement de ses mains attestaient son existence, mais la pâleur de ses joues, de ses lèvres, son silence, son immobilité annonçaient la mort, l'état le plus pénible.

Wahlen fut très-embarrassé; il l'assit au pied d'un arbre, se mit à genoux devant elle, et tâcha de la ranimer. Elisabeth! chère Elisabeth! lui disait il, remettez-vous, calmez-vous; que pouvez-vous craindre de l'homme qui vous respecte autant qu'il vous chérit? qu'est-ce

qui peut causer l'état où vous êtes ? Elisabeth ! au nom du ciel, un signe qui décide de mon sort.

Elle fit un effort, souleva sa main languissante, et la posa sur la poitrine de Wahlen, en le repoussant doucement, comme pour l'éloigner d'elle.

Je suis bien malheureux, si je vous comprends, lui dit-il en se levant avec un mouvement de désespoir; il alla se jeter sur un banc de gazon, à quelques pas d'elle, et cacha sa tête dans l'herbe.

Wahlen! dit-elle avec une voix faible et tremblante, ô Wahlen ! êtes-vous malheureux?

Oui; le plus malheureux des hommes, si vous me repoussez, si vous ne recevez pas mes vœux et ma foi; Elisabeth, je sens que j'en mourrai!

Oh! non! non! reprit l'innocente fille dans la plus grande angoisse, et se précipitant à côté de lui, non! plutôt mourir moi-même! que dois-je dire? que voulez-vous que je dise?

Dis que tu m'aimes, Elisabeth.

J'aime..... j'aime..... dit-elle en hésitant et d'une voix basse.

Moi? moi? mon Elisabeth, oh! dis que c'est moi! redonne-moi la vie!

Elle baissa la tête, appuya son front sur l'épaule de Wahlen, et ses larmes coulèrent en abondance.

Dans ce même moment, Mina qui les cherchait, arriva en courant; lorsqu'elle vit sa sœur dans cet état d'angoisse, elle s'écria : bon dieu! chère sœur, qu'as-tu donc? que t'est-il arrivé? qu'a-t-elle donc, monsieur? a-t-elle eu quelque acci-

dent, quelque mal? Vous-même aussi, comme vous avez l'air ému; chère, chère Lisa! dis-moi la cause de ces larmes! dis-la moi, je t'en prie! Elle s'assit à côté d'elle, et la serra tendrement dans ses bras.

Elisabeth releva sa tête, jeta sur Wahlen le plus tendre regard, et se précipita dans les bras de sa sœur. Oh! chère, chère Mina, lui dit-elle, que puis-je te dire? mon cœur est si plein! si excessivement plein! — Si tu savais... Annette... Wahlen..... Oh! dis-lui qu'il ne meure pas......

Mina la regarda avec étonnement, et comme effrayée. — Qui?.... Annette..... Wahlen? — je ne te comprends pas.

Oh! je ne puis te le dire à présent, dit Elisabeth en appuyant sa bouche sur le cou de Mina.

Non? Eh bien! vous, Wahlen, me direz-vous de quoi il est question? je viens de voir Annette, elle se porte bien; est-ce vous qui êtes malade? puisque je dois vous dire de ne pas mourir. Wahlen, qui s'était levé à l'arrivée de Mina, fut d'abord embarrassé; mais enfin, prenant tout-à-coup son parti, il s'avança; et debout devant les deux sœurs, il dit d'un ton ferme et décidé :

Elisabeth, je vous le demande encore en présence de votre sœur; voulez-vous être à moi? Je vous aime, et je vous ai aimée du premier moment que je vous ai vue; Si mon amour est rejeté, je serai le plus malheureux des hommes.

Elisabeth se cacha contre sa sœur, et ne répondit rien.

Dis donc, bonne Lisa, lui dit

Minette en la relevant avec tendresse, dis, l'aimes-tu? Mais ne t'y trompes pas au moins; ce n'est pas comme nous nous aimons toi et moi, c'est toute autre chose, ce que Wahlen te demande.

Oh! je le sais bien, dit Elisabeth en soupirant.

La plus belle chose qu'il y ait au monde, dit Mina en continuant, c'est l'amour, chère Elisabeth, et c'est là ce qu'il veut de toi; dis la vérité, il te plaisait déjà après notre voyage; et ce que tu m'as dit ce matin en revenant de cueillir des pois.....

Elisabeth lui ferma la bouche avec un baiser.

Mais parle donc, dit Mina quand elle put parler elle-même; toutes ces petites manières ne servent à rien: venez ici, Wahlen, voyons

si vous êtes comme il faut être; les yeux pleins de larmes, tout rouge, et tout tremblant (elle posa la main sur son habit). Oh ! comme son cœur bat! oh! oui, je vois bien que vous l'aimez comme on aime. — Mais vous ne savez pas faire..... Pourquoi restez-vous là comme un terme? Il faut se mettre à genoux devant elle, et lui faire un beau discours.

Wahlen resta en effet comme un terme, il ne se mit point à genoux, il ne fit point un beau discours; le ton de Mina lui paraissait trop léger; il ne savait pas si elle voulait le tourner en ridicule, et ce qu'elle disait en avait l'air. Mais les douces plaisanteries de Mina avaient toujours le pouvoir de remonter Elisabeth; elle se remit donc un peu, et encouragée par sa pré-

sence, elle voulut dire : oui, Wahlen, je vous aime, mais son regard qu'elle rencontra, et qui semblait chercher à lire au fond de son ame, la déconcerta de nouveau, elle ne put que rougir et se taire.

Mina parlait très-sérieusement. Quand elle alla dîner chez l'oncle Frédérich, on se rappelle qu'en sortant de table, les nièces l'emmenèrent dans leur chambre. Elle ouvrit non-seulement toutes les armoires de chiffons, mais aussi celle des livres; elle en prit un, et lut une page qui piqua sa curiosité. Les nièces lui prêtèrent quelques romans qu'elle prit avec un battement de cœur; car en rendant ceux à l'oncle Frédérich, j'avais dit que je défendais cette lecture.

Le soir, lorsque mes filles furent retirées dans leur chambre, Mina,

tout en sautant et riant, posa ses livres sur la table, en disant à sa sœur : regarde cela Lisa, les lirons-nous ensemble ? Elisabeth les ouvrit, regarda les titres, et les referma tout de suite, en refusant sérieusement d'en lire une seule ligne; mais cette excellente fille ne pouvait s'empêcher d'adoucir toujours par quelque chose ses refus, elle promit à sa sœur le secret sur sa désobéissance, et Mina lui promit à son tour de poser le livre au premier mauvais mot qu'elle y trouverait; elle lut, et fut dans l'enchantement; c'était un monde nouveau où elle se trouvait transportée, et dont elle n'avait jamais eu l'idée : elle ne pouvait s'arracher de cette dangereuse lecture. O Lisa! disait-elle, non, tu ne te fais aucune idée comme c'est charmant. Les

qu'elle versait. Plus je lis, lui disait-elle, et plus je m'étonne que mon père nous ait interdit les romans; car vois-tu, ma sœur, c'est l'histoire de notre cœur, et tout ce que j'ai lû doit nous arriver une fois.

Que tu es folle, lui répondait Elisabeth! qu'en sais-tu? puisque tu dis que tout cela est nouveau pour toi?

Oh! oui reprit Minette, c'est nouveau, et pourtant il me semble que je savais déjà tout cela, et que ce n'était que les mots qui me manquaient pour l'exprimer. Ecoute, Lisa, dit-elle en fermant le livre, je vais te le conter, le père ne nous a pas défendu cela.

La scrupuleuse Elisabeth assura que c'était la même chose, et ne voulut absolument rien entendre;

elle embrassa sa sœur en soupirant, s'endormit, et Mina continua sa lecture.

On comprend donc que lorsqu'elle surprit Elisabeth et Wahlen dans le bosquet, elle imagina bientôt de quoi il s'agissait; son seul étonnement fut de le voir aussi tranquille, et ne faire aucune des génuflexions et des longs discours des héros de romans; aussi fut-elle encore en doute sur son amour; mais sa sœur lui parut dans le vrai costume; voyant cependant que ni l'un ni l'autre ne lui répondait rien, elle se fâcha. Je crois, en vérité, dit-elle, que vous vous moquez de moi, avec votre beau silence : qu'est-ce donc qu'il y aurait dans les romans, si les amoureux étaient comme vous ? — Parlez-vous donc, puisque vous vous aimez ; car tu l'aimes,

Elisabeth : si tu ne l'aimais pas, que faisais-tu là appuyée toute en larmes sur son épaule? Oh! je t'ai bien dit que cela nous arriverait une fois! J'aurais mon tour aussi ; mais je saurai mieux faire que toi, moi qui ait lu comment cela devait aller, je le sais par cœur, et je vais te dire tout ce que tu as senti depuis que tu as vu Wahlen chez l'oncle Fréderich : tu ne penses qu'à lui, n'est-ce pas? il est toujours là entre toi et tout ce que tu fais; ton cœur est oppressé, tu souffres, et cette souffrance te plaît. Ce matin, quand on t'a dit qu'il venait, ton cœur a battu comme s'il voulait s'élancer hors de toi? quand tu l'as vu arriver, c'est tout de même que si l'on t'avait ouvert la porte du ciel; quand il t'a pris la main, quand il l'a baisée, tu sentais comme si la

terre avait fui sous tes pieds; et quand il t'a dit je t'aime, tu aurais voulu mourir, et il te paraissait que tu commençais seulement d'exister, n'est-ce pas, Lisa, c'est exactement ainsi?

La pauvre Elisabeth, troublée à l'excès de cette peinture si vraie de ses sentimens, soupirait, gardait le silence, et abandonnait à Wahlen sa main qu'il couvrait de baisers.

O! tu m'aimes, Elisabeth, s'écria-t-il enfin en se jetant à ses pieds; oui tu m'aimes, et aucune puissance sur la terre ne pourra plus nous séparer; tu es à moi, éternellement à moi.

Ah! bon cela, dit Mina à présent le voilà en train, et précisement comme dans les livres : elle faisait signe à sa sœur de parler à son

tour ; mais Elisabeth ne voyait pas ses signes, Wahlen seul existait pour elle dans l'univers ; elle tremblait comme la feuille agitée par un doux zéphir d'été ; mon Elisabeth, lui dit - il encore, prononce que tu m'aimes.

Oui, je vous aime, dit - elle si bas, qu'il le sentit plus tôt qu'il ne l'entendit ; en appuyant son front contre le sien, il la serra avec transport dans ses bras, et puis il se releva, s'assit à côté d'elle, prit ses deux mains dans les siennes, passa un bras autour de sa taille svelte, et la pressait en silence contre son cœur. Mina pleurait en les regardant, embrassait aussi sa sœur, et disait ; c'est à - peu - près comme dans le livre, excepté que vous parlez trop peu ; mais cela vien-

dra. — Il faut convenir, dit-elle, en éclatant de rire, que si Papa, qui défend les romans à ses filles, était là, il serait bien surpris; l'une en lit, et l'autre en fait; je crois bien, à tout prendre pourtant, que c'est moi qui suis la plus sage; mais je voudrais qu'il y fût, qu'il vît comme son Elisabeth est aimée, comme elle est heureuse.

Oui, je suis heureuse, dit Elisabeth; je suis si heureuse Mina, dit-elle, en appuyant la main sur son cœur, et levant ses beaux yeux sur Wahlen et tu le seras toujours, Lisa, car Wahlen t'aimera toute sa vie, comme on aime dans mon livre; il ne te trompera pas.

O! Elisabeth dit Wahlen avec solemnité, si jamais je pouvais vous tromper, si je pouvais cesser de vous aimer comme je vous aime

en ce moment ; si j'affligeais un instant votre ame innocente et pure ; si je trahissais votre confiance ; je serais un monstre. Oui, Elisabeth, tu dois être, tu seras à moi, quand toute la terre s'y opposerait.

Oh ! cher ami, lui repondit-elle et puis se tournant du côté de sa sœur ; mais Mina, comment ferons-nous, je crains que mon Père....

Ah ! oui sans doute, chère enfant, repondit Mina, les pères dans ces cas-là, sont fâcheux, ce n'est pas le tout que d'être d'accord, il y a toujours quelque obstacle d'un côté ou d'un autre. — J'espère au moins, Wahlen, que vous n'êtes ni Prince, ni Comte, ni Baron ; car alors.... Wahlen eut l'air un un peu embarrassé, et Mina, qui s'en appercut, mit un peu moins de vivacité dans ses propos.

Votre visage, lui dit-elle, ne m'annonce rien de bon ; ce qu'il y a de malheureux dans l'amour, c'est qu'il vient si vîte, si vîte, qu'on n'a pas même le temps de demander, quel homme êtes-vous ? l'amour est là, avant qu'on y ait pensé ; Elisabeth reprit Wahlen avec plus de fermeté ; je suis à vous pour la vie, rien ne peut nous séparer, et si vous le voulez, nous irons dans ce moment même parler à vos parens, confier tout à votre père. Elisabeth le regarda tendrement, et puis regarda sa sœur ; allons, lui dit-elle, auprès de mon père ; viens Mina.

Mais Mina la tête baissée et l'inquiétude peinte dans tous ses traits, l'arrêta ; Lisa, lui dit-elle, chère Lisa, je ne sais pourquoi ; mais à présent j'ai dans l'idée que cela n'ira

pas ; ne vas pas le conter au père ; tu sais comme il t'aime, Lisa, il mourrait ; oui, je suis sûre qu'il mourrait tout de suite, s'il te voyait malheureuse, ou s'il craignait seulement la moindre chose pour toi. Si c'était moi, ce serait toute autre chose, il le saurait déjà, et nous en ririons ensemble ; mais toi, Lisa, il en mourrait, te dis-je ; tenez, mes amis, si nous faisions bien, tout ceci ne serait que comme un badinage, et nous n'y penserions plus.

Elisabeth jeta un regard sur Wahlen, et dit : ce n'est point un badinage, mon cœur est à lui pour la vie ; allons le dire à mon père.

Mina, dans son angoisse, s'adressa à Wahlen ; elle sentait bien que dans tout cela il y avait quelques reproches à lui faire, et pour

avoir lû des romans, et pour avoir hâté la conclu.ion de celui de sa sœur. — cher Wahlen lui dit-elle, les mains jointes, au nom du Ciel, différez cet aveu; dites-nous au moins avant, si, de votre côté, il n'y a nul obstacle.

Il y en a; je suis forcé de l'avouer, dit Wahlen avec tristesse; bonne et chère Elisabeth, je ne suis pas absolument mon maître, je n'ai pas de fortune, et je dépends d'un oncle; mais, lorsqu'il vous aura vue, je suis bien sûr de son consentement à notre bonheur, à ma vie; car elle dépend de notre union.

Mina pâlit, et secoua la tête avec doute, dans le dernier roman qu'lle avait lû, il y avait précisement un oncle inflexible; — ah! les oncles, dit-elle, ah! je le sais bien, ce sont

eux sur-tout qui ne consentent jamais ; et quel homme est-ce que votre oncle ? un gentilhomme qui vit sur ses terres, un . . . un Baron de Wahlen.

Miséricorde, dit Mina, un Baron ! il ne nous manquait plus que cela . . . . Oh ! voilà qui est dit, je ne me mêle plus de votre affaire. Ah ! mon Dieu un Baron, il y aurait là de quoi tuer mon pauvre père sur-le-champ ; Elisabeth, pour rien dans le monde, il ne faut lui en parler ; je te le demande à genoux; tu le ferais mourir, te dis-je, et moi aussi, sois en sûre.

Elisabeth effrayée, lui promit de se taire, et moi, dit Mina, je vous promets à tous les deux une éternelle fidélité de sœur et d'amie, et dès qu'il n'y aura plus d'obstacles

nous parlerons à mon père ; ... mais un oncle, et un oncle Baron, c'est trop de malheurs à-la-fois.

On entendit alors nos voix dans le jardin; Wahlen n'eut que le temps de jurer encore à son Elisabeth, amour et constance à toute épreuve. Mina prit son bras, et s'avança vers nous en riant et en chantant.

Elisabeth, qui ne savait pas prendre autant sur elle, fit un détour pour nous éviter et ne reparut qu'après s'être un peu calmée. Nos étrangers nous quittèrent bientôt après pour retourner à la ville. Elisabeth et Mina se retirèrent de bonne-heure dans leur chambre, et il ne fut pas du tout question des visites que nous avions reçues.

Les craintes de Mina au mot de *Baron*, étaient très-naturelles; mes enfans (et pourquoi n'avouerai-je

pas

pas que nous leur en donnions l'exemple,) avaient un respect inoui pour les titres et les Seigneurs de terre; nous n'en connaissions d'autres que le Comte de Rangart, Seigneur d'Eizebach, et nous les jugions tous d'après lui. Lorsqu'il venait dans sa terre, (c'était toujours une fois par année) son fermier faisait des préparatifs pour le recevoir comme si c'eût été un Prince, je m'en occupais aussi beaucoup; cette arrivée était un grand évènement pour moi; et une occasion de parler à ma femme de ma connaissance du cœur humain; je lui faisais les plus beaux discours du monde pour lui prouver qu'il n'y avait rien de plus facile que de se présenter avec courage devant un grand Seigneur, qu'il ne fallait pour cela que le sentiment de sa dignité;

qu'un grand Seigneur n'était après tout, qu'un homme; qu'il ne fallait pas s'en laisser imposer par de vains titres ; que le sûr moyen d'obtenir ce qui nous était dû, était de prétendre davantage (encore à présent je suis convaincu de la vérité de ce systême,) j'allais toujours me présenter au Comte avec les plus beaux projets de fierté; mais, dès que je l'appercevais avec son bel ordre de Commandeur Teutonique, son habit tout chamaré d'or, son attitude négligée, son air de ne faire attention à rien; j'étais tout interdit et pétrifié; je me tenais derrière l'Intendant, je ne pouvais prendre sur moi de parler, ou si je l'essayais, je parlais tout de travers : quoique le Comte fût très-honnête avec moi, je ne pouvais surmonter ma timidité; mais, dès que je l'avais quitté,

je reprenais toute ma hardiesse : en revenant chez moi, je composais les plus beaux dialogues entre le Comte et son Pasteur ; je me plaisais même à le supposer, ce qu'il n'était point, railleur sur les Ecclésiastiques, pour me donner le plaisir de repouser ses railleries avec la dignité de mon état, et de le réduire au silence. Ah ! pensais-je alors, s'il me faisait demander à présent, comme je lui parlerais !

Arrivé chez moi, je me donnais des airs de grandeur et de dédain ; je disais que je ne donnerais pas une feuille de maculature pour être lié avec le Comte, quoiqu'il fût très-poli, très-bon enfant ; mais, que je ne m'en souciais pas du tout : puis, après avoir dit cela, je racontais avec emphase à ma femme, comme il m'avait frappé sur l'épaule,

et touché la main en m'appelant son cher Pasteur.

Mes enfans avaient donc dès leur plus jeune âge, une très-haute idée de la noblesse, et si Elisabeth avait su que Wahlen appartenait à cette classe, je suis persuadé qu'elle ne se serait pas attachée à lui. Mais chez l'oncle Fréderich on y mettait moins d'importance, la grande fortune du libraire, la considération dont il jouissait, la manière dont sa maison était montée, le mettait en relation avec tout ce qu'il y avait de mieux; Wahlen était l'ami de la maison, et on ne l'appelait que mon cher Wahlen; nous avions donc tous ignoré son rang et son titre; mais quand Minette entendit parler de l'oncle Baron, elle perdit toute espérance, et voulut aussi l'ôter à sa sœur; mais Elisabeth était

déjà sous la puissance du Dieu qui, ainsi que la mort, égalise toutes les conditions; que Wahlen fût roturier ou gentilhomme, elle en était aimée, elle l'aimait, et c'est tout ce qu'il lui fallait : elle eut bien cependant des craintes sur cet oncle, mais aucune sur son amant; au lieu que Mina en avait aussi sur la bonne foi de Wahlen; il lui paraissait impossible que son humble sœur, fille d'un pauvre ecclésiastique de campagne, pût jamais devenir Baronne; elle fit donc tout ce qui dépendait d'elle pour désenchanter sa sœur, et, lorsqu'elle insista si fortement pour me cacher cet amour, c'est qu'elle espérait que tous les deux finiraient par en sentir la chimère, et par y renoncer, et qu'il était inutile de me causer cette peine; elle se réserva de jouer

mon rôle, et de tâcher de guérir peu-à-peu Elisabeth. Mais les larmes brûlantes que versait cette pauvre fille, dès qu'elles lui parlait d'oublier le Baron de Wahlen, la touchaient trop pour qu'elle insistât. Elle pleurait alors avec elle, lui redonnait une ombre d'espérance, et laissait au temps le soin d'opérer cette guérison.

Je ne sus donc rien du tout de cette inclination, non plus que ma femme qui n'aurait pas entendu raillerie sur un amour aussi précoce; je m'apperçus bien d'un changement dans la manière d'Elisabeth, mais j'étais loin de l'attribuer à sa véritable cause; l'amour, si j'ose le dire, l'avait élevée au-dessus de l'humanité. On aurait dit qu'elle était d'une autre nature que les autres êtres, tant elle leur devint supé-

rieure. Je voyais bien dans son regard mélancolique, dans les soupirs qui souvent oppressaient son cœur, dans les larmes qui venaient au bord de ses paupières, qu'il manquait quelque chose à son bonheur. Mais je croyais que ses pensées se portaient vers un meilleur monde ; et que celui - ci ne lui paraissait qu'un vain songe, une illusion de quelques instans ; son ame aimante avait toujours été attachée, d'une manière particulière, à nous, à ses sœurs, à ses freres, à tout ce qui l'entourait, même aux petits animaux qu'elle élevait : mais, depuis que l'amour avait développé toute sa sensibilité, elle la portait sur l'humanité en général, et sur - tout sur les pauvres et les malheurenx, et s'exprimait quelquefois là-dessus, avec la plus touchante éloquence.

Elle est trop bonne, trop parfaite, pour ce monde, disions-nous souvent sa mère et moi. Mais nous ne savions pas que c'était un amour très-terrestre qui la rendait si bonne et si parfaite.

*

LES ESPÉRANCES.

HÉLAS! l'amour d'Elisabeth, les craintes de Mina, ce qui nous préparait à tous de si longs tourmens, était, ainsi que la toilette de mes filles, et les changemens de nos meubles, une suite fatale de notre voyage à la ville, et de notre entrée dans le monde; et malheureusement ce ne furent pas les seules. Ce voyage eut sur notre vie intérieure et sur notre bonheur tranquille, une influence qui se manifesta de mille manières.

Notre ami Fréderich, qui nous avait introduits dans cette nouvelle

sphère, faisait généreusement tout ce qui dépendait de lui pour nous en éviter les inconvéniens. — Il fit plusieurs présens à mes deux filles aînées, et à mon fils Charles; il trouvait aussi le moyen de nous faire accepter à ma femme et à moi, tout ce qui pouvait nous manquer, et s'y prenait de la manière la plus délicate; tantôt sous le prétexte d'une gageure qu'il avait perdue, tantôt sous celui de la fête de l'un de nous, qui revenait souvent dans une famille aussi nombreuse. Il comblait aussi nos petits cadets; ce n'était que des bagatelles à notre usage, ou quelques provisions de ménage, dont nous nous étions privés jusqu'alors par économie; le ton simple et modeste de notre maison ne permettait pas que ce fût autre chose. — Cependant ces

bagatelles nécessitaient d'autres dépenses qui devenaient des besoins que nous n'avions pas auparavant; l'harmonie, la paix, l'amour qui nous unissaient n'en étaient point altérés, cependant j'en concevais des inquiétudes pour l'avenir; et j'eus pour la première fois le desir d'obtenir une cure meilleure. Il fut bien combattu par le regret de quitter mes bons paroissiens : n'étaient-ils pas aussi mes enfans? Mais je n'avais pas l'orgueil de croire que je ne pourrais pas être remplacé pour eux, et peut-être par un homme plus en état de leur faire du bien, au lieu que je ne pouvais pas l'être pour ma famille dont les besoins augmentaient chaque jour, et qui n'avait que moi seul pour y pourvoir. Mais n'ayant aucun protecteur, j'avais peu d'espérances. L'ami Fréderich fut

d'une autre opinion. — Il faut, dit-il, que je pense à cela. — Et il y pensa si bien, que trois jours après il m'écrivit, que le doyen surintendant de Schwastzhague était âgé de quatre-vingt-trois ans, infirme, et pouvait, tout au plus, vivre une année; qu'il avait déjà travaillé pour me faire avoir la survivance de ce poste, dont les revenus valaient au moins quatre fois ceux de mon bénéfice actuel ; et cet excellent ami m'envoyait sa voiture pour que je fisse moi-même quelques démarches nécessaires. Je partis accompagné des vœux de ma famille, pour le moins aussi ardens que lorsque j'allai leur chercher des livres. Fréderich me conduisit chez le Président et chez les Assesseurs du consistoire; par-tout on me parut instruit de mes pré-

tentions; je reçus l'accueil le plus gracieux et les plus belles promesses; je ne concevais pas par quel enchantement mon ami avait obtenu, en trois jours, un succès aussi favorable.

Il ne faut pour cela, me dit-il, qu'un peu d'argent et de connaissance des hommes : j'ai prêté une somme au neveu du président, qui en avait besoin, et qui a beaucoup de crédit sur son oncle, j'en ai emprunté une autre à l'un de assesseurs qui avait un capital à placer, et j'ai vendu à crédit des livres à l'autre qui voulait se faire une bibliothèque; tout s'est arrangé à merveille, et vous serez doyen sans qu'il m'en coûte un louis.

Ces moyens d'obtenir une place n'étaient pas fort de mon goût. En connaissez-vous d'autres, me dit

l'oncle Fréderich? Si quelqu'un au monde mérite d'être bien placé, c'est vous, et là-dessus ma conscience est en repos. Je n'étais pas parfaitement convaincu, mais je le laissai faire.

Le lendemain, il donna un très-bon dîner à tous les membres du consistoire; je reçus de tous les promesses les plus positives; on but, au dessert, à la santé *du futur Doyen*; et je partis avec beaucoup d'espérance, mais peu édifié sur la manière, et cependant laissant toujours faire. — Oh! que l'homme est inconséquent et faible!

Quand je fis part à ma famille de mon espoir et de mes scrupules, il n'y eut que Charles qui approuva les derniers; et il déclara que pour lui, il ne ferait jamais aucune démarche pour obtenir une place.

Mina lui dit qu'il était fou; moi j'approuvai sa façon de penser, qui tenait à la rectitude de ses principes, et j'ajoutai (ce que je croyais réellement alors) que je verrais sans peine échouer mes espérances. Mina demanda avec détail quel était le rang de doyen, et me parut tenir plus encore à l'honneur qu'à l'argent. Quand sa mère, dont le grand-père avait occupé cette même place, lui eut dit ce que c'était, et que les doyens étaient très-considérés, elle regarda sa sœur Elisabeth en souriant; sans doute elle pensait que cette élévation nous rapprocherait du rang de Wahlen.

La nouvelle perspective qui s'ouvrait à nous, mit toute la famille en activité: on calcula les revenus de la nouvelle place; et, quoiqu'ils montassent à quatre fois plus que

ma cure actuelle, nous trouvâmes cependant en spéculation le moyen de les dépenser en entier.

D'après notre compte, dis-je à ma femme en lui prenant la main, j'aurais une meilleure cure, mais non pas de meilleurs jours que je n'ai passé dans celle-ci; nous aurons de plus beaux meubles, mais non pas des cœurs plus contens; j'aurai moins de peine, mais aussi plus de soucis : que nous a-t-il manqué jusqu'à présent? le soir de St. Silvestre, nous faisions notre compte, il ne nous restait rien, mais nous ne devions rien; s'il en est de même dans notre nouvelle position, qu'aurons nous gagné, mes enfans?

Ils écoutèrent tous mes réflexions d'un air sérieux, excepté Mina, qui me prouva avec sa vivacité or-

dinaire, qu'il valait beaucoup mieux être Doyen, que simple Pasteur; que l'on pouvait faire plus de chemin et plus de bien avec douze cents écus, qu'avec deux cents, et que nous serions plus heureux, dit-elle en embrassant sa sœur, et faisant un saut de joie.

Un mois après, le vieux Doyen mourut, et je reçus un billet du Président, qui m'invitait à présenter, pour la forme, une requête au consistoire, ce que je fis sur-le-champ. Toute la province savait déjà que j'obtiendrais cette place, et je n'en doutais pas. Notre petit trésor fut employé à acheter une voiture, l'oncle Fréderich m'ayant dit qu'un Doyen devait en avoir une. J'en trouvai une bonne encore, chez un fermier voisin. — Elle fut amenée dans la cour, et nous sortîmes tous

pour la considérer; Mina y monta bien vîte, et nous salua de sa place avec un petit air de dignité : nous nous moquâmes de son orgueil; cependant, lorsque j'y montai moi-même pour l'examiner intérieurement, en m'asseyant dans le fond, il me vint dans l'esprit que ce serait ainsi que j'irais faire mes visites d'église; et qui sait si je n'aurais pas aussi été tenté de saluer de la portière, si Mina ne m'avait pas prévenu? — j'étais tout aussi enfant qu'elle.

La voiture entraîna encore d'autres dépenses : la plus grande partie de notre vaisselle d'argent fut métamorphosée en habits; le présent était nul pour nous, nous n'existions plus qu'en espérance.

❀

REGRET

ET DOULEUR.

Nous étions un jour réunis, et nous causions de notre avenir, en attendant l'oncle Fréderich qui s'était annoncé. Mina avait fait avancer notre voiture près de la fenêtre pour qu'il la vît tout de suite ; au lieu de lui, nous recevons une lettre de sa sœur, qui m'apprenait que son frère était mort la nuit dernière d'une attaque d'apoplexie, et qui ajoutait à cette triste nouvelle quelques réflexions piquantes, et de telle nature que je vis bien que nous n'avions rien à attendre

d'elle. Nous fûmes tous, comme on peut le présumer, plongés dans la plus vive affliction ; quoique notre relation avec cet excellent homme fût récente, elle avait tous les caractères d'une ancienne amitié. C'était d'ailleur mon seul ami, et combien de fois, avais-je pensé, en lui voyant regarder mes enfans avec des yeux de père, que si Dieu disposait de moi, il leur en servirait; ils le regardaient déjà tous, comme un second père, et jusqu'aux plus petits, ils versèrent des larmes bien sincères, en apprenant ce cruel événement. Ce pauvre oncle, ce cher oncle, ce bon ami, disions-nous de temps en temps, et les larmes, et les soupirs recommençaient. Nous fîmes beaucoup de réflexions sur l'instabilité de la vie, et des plans des hommes; hélas ! nous ne pen-

sions qu'à ceux de l'oncle Fréderich, sur lui-même, et nous ne croyons pas que les siens, pour nous placer, fussent dérangés.

Mes enfans, disais-je, ne croirait-on pas que la main de la mort nous ait aussi tous frappés ; il me semble à présent que je me soucie fort peu de ma place ; personne ne m'appelera monsieur le doyen, avec le même ton de cordialité et d'affection que le bon oncle y aurait mis.

J'aimerais autant à présent, dit Mina, partir à pied ; cette voiture ne me fait plus de plaisir ; puisque l'oncle Fréderich ne vit plus. Fais-la emmener, lui dis-je, elle était là pour la lui faire voir ; il ne la verra pas, emmenez-la mes enfans, et les petits la roulèrent dans la grange. Nous passâmes le reste de la

soirée dans une sorte de tristesse solemnelle à laquelle cependant se mêlait quelquefois l'idée consolante de nos espérances où nous étions ramenés par la reconnaissance pour le bon oncle à qui nous les devions.

Le lendemain nous étions encore tristement réunis, lorsqu'on m'apporta une lettre d'un des assesseurs du consistoire ; elle m'annonçait, en me faisant un compliment de condoléance, que sur la nouvelle de la mort du libraire, le consistoire avait changé de résolution relativement à moi, et qu'il n'y avait plus pour moi d'espérance d'obtenir la place de Doyen.

Quoique très-frappé de ce coup inattendu, j'eus assez de présence d'esprit pour mettre ma lettre dans ma poche après l'avoir lûe sans

qu'on s'apperçût de rien. Après quelques instans, je montai dans ma chambre ; il me semblait que j'étais poursuivi par le malheur ; — j'entendis un mendiant demander l'aumône à la porte de la maison ; il y a sans doute, me dis-je, des êtres plus malheureux encore, des êtres pauvres, qui n'ont de ressource que dans la commisération de leurs frères ; mais ils sont arrivés par gradation à cet excès du malheur ; ils n'ont jamais connu, ni espéré de sort plus heureux ; mais moi, est-il possible d'être poursuivi par un malheur plus marqué ! si mon ami était mort huit jours plus tôt, nos espérances sans doute auraient été renversées ; mais notre trésor, notre vaisselle seraient encore là, et je pourrais dire à ma famille, avec un sourire tranquille, c'est fini ; nous

avons fait un rêve, et nous voilà comme auparavant. S'il était mort huit jours plus tard, j'aurais été nommé. Mais il meurt précisément au jour et à l'heure où sa mort pouvait m'être la plus nuisible, et nous voilà sans place et sans ami. Pauvres malheureux enfans !

Il me restait le plus difficile, c'était d'apprendre cette accablante nouvelle à ma famille. Nous étions en automne, le tems était obscur et nébuleux ; je me mis à ma fenêtre, et je regardai du côté du village ; c'était une consolation pour moi de penser, qu'au moins je ne les quitterais pas, ces chaumières, où j'étais aimé depuis si long-tems. Je vis les lumières s'allumer l'une après l'autre dans chaque maison, et cela me rappela le premier jour que j'avais passé dans cette cure, lorsque

lorsque j'y vins faire mon sermon d'épreuve ; et combien alors ne m'estimai-je pas heureux d'obtenir cette place que je dédaignais à présent. Ingrat que je suis, m'écriai-je, combien d'heures de bonheur n'y ai-je pas passées ! combien de fois à cette fenêtre, ai-je remercié, du fond de mon cœur, l'Être Suprême, du sort qu'il m'avait donné; en quoi a-t-il changé, et que me manque-t-il? même en ce moment. Mon trésor de pièces rares ! mais c'était un bien idéal, puisque je ne m'en servais pas! je n'ai qu'à m'imaginer que je l'ai encore; un peu de vaisselle ? la soupe, préparée par ma femme et mes chères filles, en sera-t-elle moins bonne pour être mangée avec une cuiller d'étain ; je revendrai mon inutile voiture, elle

vaut pourtant quelque chose. Ces réflexions me tranquillisèrent, et je descendis dans la meilleure disposition d'ame, pour annoncer à ma famille la chûte de nos espérances, et les en consoler comme je l'étais déjà moi-même.

A la lumière d'une petite lampe, mes six enfans étaient réunis autour de leur mère ; précisément à la place, au fond de la chambre, où la femme de mon prédécesseur avait fermé les yeux à ses cinq enfans. Les miens parlaient avec vivacité, c'était de l'oncle Fréderich ; je me promenais dans la chambre, écoutant la conversation, pour épier une occasion favorable de faire ma communication.

Mon fils faisait, à propos de la mort, un éloge de la philosophie

Stoïcienne ; quand il serait en mon pouvoir, disait Elisabeth, de devenir aussi froide, aussi insensible que le plus ferme de tes philosophes, je ne le voudrais pas ; non, quand même l'idée de me séparer de quelqu'un que j'aime, me fait trembler, je ne voudrais pas me priver de la triste douceur de lui dire adieu ; ne pas recevoir les siens. Quelles que soient les douleurs qui m'attendent dans cette vie, mon cœur ira au devant d'elles, et les supportera avec patience.

Mais, ce qu'il dit, n'est pas vrai, ajouta vivement Mina, ou ces prétendus sages n'étaient pas malheureux, ou ce n'étaient que des sots bien orgueilleux, qui ne faisaient autre chose que de cacher leurs soupirs et leur douleur. Que l'on

dise tout ce que l'on voudra, je puis rire aussi du mal comme tous les philosophes; mais il y a des malheurs réels qui m'en feraient passer l'envie.

Bien, Mina, lui dis-je, je pense tout comme toi, et celui qui n'a pas des larmes pour les malheurs réels, me paraît peu estimable. Il y a, comme tu le dis, des malheurs qui brisent le cœur, et le Ciel nous préserve d'en avoir de cette nature; pour tout le reste, que les hommes appellent malheur, la pauvreté, le besoin, le mépris des riches; voilà ce que nous saurons supporter.

Mina, me regarda d'un air étonné, ce n'était pas tout-à-fait son opinion. Quelles sont les bases de notre bonheur? continuai-je, amour, confiance, union et une bonne conscience; imaginez le cas

où nous deviendrions encore plus pauvre que nous ne le sommes, que perdrions - nous ? Rien de tout cela, il nous serait donc bien facile d'être Stoïciens. Je crois même qu'une plus grande pauvreté, nous unirait encore davantage; notre amitié, notre confiance en deviendraient plus touchantes, plus expressives. La fille qui nourissait son père en prison, de son sein maternel, doit avoir éprouvé des instans d'amour et de bonheur tels que nous ne nous en faisons aucune idée, et quand je me représente la vie humaine, ce qu'elle est réellement, si fugitive qu'à peine sommes-nous passés, que nous sommes oubliés; quand je pense qu'à cette même place où vous causez à présent avec tendresse et confiance; il y a trente-

cinq ans que le cœur de cinq êtres humains, dans la fleur de l'âge cessa de battre, sans que personne, excepté moi, se rappelle de leur existence; qu'à cette place, chère femme, où ton cœur maternel se dilate d'amour et de joie au milieu de tes six enfans, une autre mère avançait sa main tremblante pour fermer les yeux des siens, et qu'à ce moment l'agonie de ces enfans, et les soupirs de leur mère sont oubliés; que nous-mêmes, et tout tout ce qui nous occupe maintenant sera oublié aussi dans le même espace de temps, je serais tenté de vous prendre tous dans mes bras, et de vous dire, aimez-vous, aimez-moi, la vie ne mérite pas que l'on forme d'autres plans, que l'on fasse d'autres souhaits.

Toutes ces idées m'avaient extrêmement ému ; j'embrassai mon Elisabeth qui était la plus près de moi ; Mina qui était de l'autre côté de sa sœur, l'embrassait aussi en sanglotant, et nous nous embrassâmes tous avec un mouvement de tendresse doux et triste. — Eh ! bien, continuai-je, quand nous resterions ici, ici où vous êtes nés, mes chers enfans, en serions-nous moins heureux ? — Nous sommes pauvres, mais qu'est-ce que c'est que d'être riche ? nous nous croyons déjà pauvres, quand nous fîmes la connaissance de l'oncle Fréderich. — Quand je serais devenu Doyen, n'aurions-nous pas été obligés de vivre avec des gens plus riches que nous, et qui nous auraient surpassés en dépense ? Ne

pouvons-nous pas, si nous en avons bien envie, nous promener dans la voiture que nous avons achetée ? nos voisins, les fermiers, nous ont déjà offert de nous prêter des chevaux ; nous pouvons être heureux tout comme auparavant.

Mais, cher papa, demanda Mina avec inquiétude, comment l'entendez-vous ?

Je l'entends à la lettre, mon enfant ; je ne deviendrai pas Doyen, mais je reste ce que je suis, Pasteur d'Eizebach, et le plus heureux des pères.

La stupeur muette que ces paroles occasionnèrent dans ma famille, me donna le temps de tirer de ma poche la lettre que j'avais reçue, et d'en faire la lecture. Après tout ce que nous avons fait pour cette espérance, dis-je ensuite, il est sans doute

Digitized by Google

cruel de l'abandonner; mais il le faut, et je suis convaincu que nous ferons tous de bonne grace ce sacrifice : je l'attends de vous tous, mes enfans. Oh! oui, dirent les trois cadets, pourvu que nous allions une fois en voiture.

Vous irez mes enfans.

Ma femme et Elisabeth s'embrassèrent en pleurant. Auguste me dit à voix basse : le coup est rude, nous nous en sentirons long-temps. Elisabeth, pour qui il était sans doute plus rude encore, ne dit rien, essuya ses yeux, me regarda en souriant, et reprit d'un air serein son ouvrage.

Je n'ai pas encore bien calculé, mon père, dit Charles avec un sérieux un peu affecté, si nous avons raison de nous réjouir ou de nous

affliger de rester ici ; dans l'incertitude, je ne ferai ni l'un ni l'autre.

Tu es un sot avec ton sang-froid et ton incertitude, dit vivement Mina ; pour moi, il est tout décidé que je m'afflige de tout mon cœur ; et malgré tout ce que vous nous dites pour nous consoler, cher père, nous nous en affligeons tous ; et toi particulièrement, chère Elisabeth, toi qui es là sans rien dire, tu n'en penses pas moins. Elisabeth se jeta dans les bras de sa sœur en pleurant, et elles restèrent quelque temps dans cette attitude. J'en fus inquiet ; comme je connaissais Elisabeth, il fallait qu'il y eût quelque mystère.

Je t'en prie, Mina, lui dis-je, pourquoi Elisabeth a-t-elle plus de raisons d'être affligée que nous ?

Parce qu'elle est la plus sensible; dit Mina un peu interdite; puis elle fit tout de suite deux ou trois questions pour détourner la conversation.

Asseyez-vous tous en cercle, leur dis-je; car nous ne devons pas laisser passer cette minute, sans prendre une résolution salutaire. Alors je leur déclarai qu'il ne me restait pas même l'espérance d'obtenir jamais une meilleure place que celle que j'occupais; que l'injustice évidente du consistoire à mon égard, serait une raison de ne jamais rien faire pour moi. J'eus un peu de peine à faire comprendre à mes enfans cette conséquence, et que les torts que nous pardonnions le moins à autrui, ce sont ceux que nous avons. Quant à moi, ajou-

tai-je, je suis décidé à ne plus rien demander, et à mourir ici; notre ami Fréderich n'existe plus, nous devons recommencer à vivre comme nous vivions avant de le connaître; nous sommes à présent plus pauvres que nous ne l'étions; — oui, beaucoup plus pauvres, je suis fâché de vous le dire, mes enfans; mais il le faut. Il faut reprendre notre ancienne simplicité et par une sage économie, par un travail assidu, tâcher de réparer nos imprudences, et la perte de nos espérances. Mina fondit en larmes. — Te rappeles-tu, Minette, lui dis-je, le courage avec lequel tu t'écrias il y a quelques mois : *offre un coq à Jupiter, le sacrifice est consommé.* Je voudrais sussi, chers enfans, que cette leçon nous fût utile, en nous

faisant comprendre qu'avec nos mœurs simples, et nos cœurs droits, nous ne valons rien pour le monde : le hasard nous y avait fait rencontrer un ami, c'est beaucoup plus que nous ne pouvions l'espérer, plus que n'en trouvent souvent ceux qui y passent leur vie ; mais en revanche, nous avons trouvé chez lui sa sœur et ses quatre nièces, qui nous méprisaient, et un consistoire qui nous abandonne sans aucun égard aux promesses que j'en avais reçues, parce que je ne suis plus soutenu par un homme riche : un ami n'était-il pas acheté trop cher à ce prix-là ? Nous avons des bras, travaillons pour vivre, vivons pour nous aimer, et aimons-nous pour être heureux.

Je me tus : j'avais pourtant encore

le cœur oppressé. Mon fils Charles dit d'un ton solemnel en levant la main : que celui qui sera de l'avis de mon père, lève sa main.

Il faisait cette proposition d'un ton si sérieux, que cette scène avait l'air d'une déclaration publique ; les mains d'Auguste et d'Elisabeth se levèrent à l'instant même ; les trois cadets, qui crurent que c'était un jeu, levèrent leurs petites mains aussi haut qu'ils le purent, en éclatant de rire ; — je levai la mienne machinalement ; Mina leva la sienne, en riant aussi de tout son cœur de ce cercle de mains en l'air. — La victoire était à nous ; Mina devint la plus courageuse de nous tous ; elle se leva, prit son rouet en disant : viens, mon ami, je ne te laisserai plus là pour des chiffons,

nous en serons plus souvent ensemble ; mais on dira ce qu'on voudra, je garde ma robe lilas et mon joli chapeau : c'est le premier présent de l'oncle.

Digitized by Google

LA DÉCOUVERTE.

DANS notre voisinage, vivait un jeune homme assez riche, dans un petit domaine qu'il avait pris à ferme; il était rangé, tranquille, et jouissait d'une très-bonne réputation. Quelques parties de son domaine touchaient à celui de la cure; il était souvent venu me parler sur des objets communs entre nous; et dans ces occasions, il passait un quart d'heure avec nous. Ces cours instans lui avaient suffi pour remarquer que mon Elisabeth était belle, modeste et laborieuse. Cet homme,

qui se trouvait absolument son maître, et jouissant d'une fortune aisée, qui lui permettait de faire un choix, m'avait fait sonder pour savoir s'il aurait quelque espérance d'obtenir Elisabeth pour femme. — Il faut que j'avoue au lecteur que cette proposition me fit de la peine, c'était au moment où j'avais la certitude de devenir Doyen; ce jeune homme l'ignorait; mais quoique je n'eusse rien à dire contre lui, j'avais, sans trop me l'avouer, pensé quelques fois que mes filles pourraient à présent prétendre à plus qu'à devenir fermières; je lui fis donc répondre qu'Elisabeth était trop jeune, et que je ne pensais point encore à la marier : et je crus l'affaire finie. Mais le jeune fermier n'avait point reçu cette réponse comme un refus

absolu. — Il revint me voir plus souvent, et me témoigna beaucoup d'amitié sans cependant me dire un mot de ce qu'il desirait; mais ne manquant aucune occasion de me faire connaître par quelques détails l'état de sa fortune; il y mettait une tournure noble et délicate, qui me plut extrêmement.

Dans nos circonstances actuelles, je me rappelai sa proposition. — S'il veut attendre encore deux ans, me disais-je, il épousera Elisabeth; elle restera dans le voisinage, et mes autres enfans auront en elle un soutien. Ma femme pensait comme moi; mais elle trouvait Elisabeth trop jeune encore, pour lui parler seulement de mariage, et deux ans un terme trop court.

Il faut cependant, lui opposai-je,

donner des espérances à monsieur Salzmann, ou bien il s'attachera ailleurs; et le pouvons-nous sans le consentement d'Elisabeth? C'est encore un enfant, me diras-tu; elle a pourtant dix-sept ans passés; et les enfans ont aussi des droits qu'il faut respecter.

Le lendemain donc, après le souper, quand les trois petits furent retirés; nous étions assis les uns à côté des autres; mon Charles se mit à lire, à voix basse, Sénéque sur la consolation, pour y chercher des argumens dont il pût se servir dans ses disputes avec Mina.

Mes chers enfans, leur dis-je, il est temps de vous faire connaître un côté du cœur humain qui est encore nouveau pour vous (Charles posa le doigt à l'endroit où il en

était de son Sénéque, et m'écouta attentivement). Vous nous aimez votre mère et moi, nous vous aimons à notre tour, et vous vous aimez entre vous avec tendresse; mais outre cet amour inspiré et nourri par les liens du sang, il en existe encore un autre dans le monde, et d'une nature toute différente. — Je vous prie, et toi surtout Elisabeth, de m'écouter avec attention. Ma femme sourit de mon exorde, et je souris moi-même, car en vérité, je ne savais pas trop comment entrer en matière.

Charles ferma son livre et s'approcha de nous; notre sourire se communiqua à nos enfans; — et Mina éclata de rire. Je vois, lui dis-je en me tournant vers elle,

que cela te paraît singulier et ridicule..... cependant.....

Cela ne me paraît point ridicule, interrompit-elle, car on peut aimer dix personnes différentes, de dix manières différentes : son père autrement que sa mère ; son frère autrement que sa sœur; et tous autrement qu'un amant........ Elle rougit en prononçant ce dernier mot.

Comment, Mina, lui dis-je tout étonné de son habileté, et je t'en prie, qui t'a appris à faire ces distinctions ?

Je sais cela, répondit-elle un peu interdite, de quelques livres que les nièces de l'oncle Fréderich m'ont prêtés, et qu'il faudra rendre à présent; j'ai pensé, mon cher père, qu'actuellement condamnés, comme

nous le sommes, à la plus profonde solitude, vous pourriez bien nous permettre de lire ces livres-là.

Je ne savais trop ce que j'avais à dire, et je regardai ma femme en secouant la tête; enfin je me fis apporter les livres en question. Charles tomba dessus avec une avidité qui me fit juger que lui du moins était innocent. — Ce fut donc seulement à ses sœurs que je m'adressai.

Ainsi donc, mesdemoiselles, leur dis-je, vous lisez des romans? puisque cela est ainsi, je pourrai m'épargner beaucoup de paroles.

Elisabeth, reprit Mina, n'en a pas lu une ligne; j'ai eu beau la presser.

Mais, sans doute, lui dis-je, tu lui as donné quelques détails sur les dix espèces d'amour?

Dix espèces ! dit mon fils, je serais bien curieux de les lui entendre nommer.

Ah ! cher père, répondit Mina avec un grand sérieux et un air de persuasion, comme si elle voulait nous apprendre quelque chose, tous ces amours ont leur siège dans l'ame, et leur principe dans le cœur de l'homme ; c'est une suite de notre organisation et de notre nature, comme la respiration, la faim, la soif, etc. — Seulement l'homme, entre toutes les créatures, a été seul doué de l'amour. Notre Histoire Naturelle anglaise dit : que nous ne pouvons assez remercier Dieu, de n'avoir pas laissé ces principes de vie à la disposition de l'homme, qui pourrait en faire un mauvais usage. Nous aimons comme nous respi-

rons, sans pouvoir nous en empê-cher, et comme le sang circule, sans qu'on s'en apperçoive. Voilà ce que j'ai appris dans ces livres; au reste, je vous le répète, Elisabeth n'en a pas voulu lire une seule ligne.

Ma femme feuilletait avec inquiétude les livres qui étaient devant elle. Je secouais la tête avec chagrin, j'étais plus mécontent encore de moi que de ma fille; il me semblait que j'aurais pu et dû mieux surveiller Mina : dans une tête comme la sienne, les principes qu'elle venait d'énoncer comme des articles de foi, pouvaient être bien dangereux; mais il me parut plus prudent de ne pas les combattre dans ce moment. Qui sait si dans la dispute elle n'aurait pas eu l'avantage?

vantage? Et je voyais mon Charles écouter avec une extrême attention et une grande curiosité, paraissant attendre et desirer que je fisse parler sa sœur. Je pris un autre parti. Je puis donc, leur dis-je, m'épargner l'introduction que je voulais vous faire, et venir droit au fait. Elisabeth, le jeune Salzmann t'aime, et te demande en mariage.

Elisabeth et Mina pâlirent, et se regardèrent. Je continuai : tu es encore bien jeune, mon enfant.

Oh! oui, beaucoup trop jeune, dit ma femme.

Oui, chère mère, dit Mina vivement en reprenant courage, beaucoup, beaucoup trop jeune, n'est-ce pas, Lisa, tu es beaucoup trop jeune?

Elisabeth, pâlissait toujours plus; tremblante comme une feuille agitée,

elle se jeta tout-à-coup dans les bras de ma femme, en s'écriant : ô ma mère! que je suis malheureuse! Pardonnez! oh! pardonnez à votre fille!....... Tout est perdu! dit alors Mina avec un geste de désespoir.

Je ne tenterai pas de dépeindre l'impression que nous fit éprouver ce peu de paroles, et l'action d'Elisabeth; ébranlement, émotion, crainte, serrement de cœur; tout nous empêchait d'articuler un mot; nos regards étaient fixés sur les lèvres pâles d'Elisabeth, et nous attendions en frémissant ce qu'elle allait nous dire. — Elisabeth, prononça enfin ma femme avec le ton de l'effroi, que dois-je te pardonner?

Elisabeth se releva, et se recula

quelques pas, mais doucement, et sans humeur, ni dépit ; sa tête était baissée sur sa poitrine, et ses deux mains jointes fortement ensemble : elle avait moins l'air de compter sur notre amour que sur notre compassion.

Ma bonne Elisabeth, lui dis-je en m'approchant d'elle.

Sans changer d'attitude, elle dit d'un ton très-bas : j'aime.... j'aime passionnément...... mon cœur..... mon cœur appartient au baron de Wahlen....

Ce peu de mots me découvrit toute l'étendue de notre malheur. Les attentions de Wahlen, le jour qu'il avait dîné chez nous, et ses regards ne m'avaient point échappé. J'avais questionné l'oncle Frédérich sur ce jeune homme, et il m'apprit

que c'était un baron, d'une famille très-ancienne et neveu d'un homme extrêmement haut et vain de sa naissance. Depuis ce moment, je n'y avais plus pensé ; l'aveu de ma fille me fit perdre tout courage ; ma femme au contraire le retrouva.

Au baron de Wahlen! reprit-elle; Elisabeth, serait-ce orgueil?...

De l'orgueil! répéta Mina, nous ignorions qu'il était baron, nous ne l'avons su qu'après, lorsqu'ils s'aimaient déjà. — Eh bien! dit ma femme d'un ton plus tranquille, vous le savez à présent; vous êtes deux folles. — Ah! je me suis bien trompée, dit-elle en portant la main à son front; aimer à dix-sept ans! — Mais, comment peux-tu dire que tu l'aimes, Elisabeth, puisque tu sais que c'est un baron?

Je l'aime, ma mère, dit Elisabeth en relevant les yeux, et je sens que je l'aimerai toujours.

Enfant! répondit ma femme d'un ton plus animé; si ce n'est ni orgueil, ni rien de pire, quel nom veux-tu que je donne à cette extravagance?.... Parle-lui donc, cher ami, c'est à toi, c'est à son père à lui parler.

J'étais vraiment atterré de ce que je venais d'apprendre, et mon cœur était partagé entre la douleur, la colère et la pitié pour cette malheureuse fille. — Que veux-tu que je dise, chère femme? m'écriai-je, nous étions heureux, trop heureux! voilà tout ce que je sais; à présent je ne vois plus dans l'avenir que des larmes, des gémissemens et des plaintes. — Oh! venez, venez,

mes enfans! allons nous asseoir à cette place où ma bonne veuve versait des larmes amères sur ses cinq enfans, sur sa fille de dix-huit ans, belle, vertueuse; faudra-t-il aussi voir mourir la mienne le cœur brisé, après de longues et de cruelles douleurs? Dieu miséricordieux! si telle est ta volonté, donne-nous patience et courage, et reçois-nous tous dans ton sein.

Mais, mon Dieu, dit ma femme étonnée, je ne vois pas ce grand malheur; Elisabeth est raisonnable.

Tu connais la raison, chère femme, et tu as oublié l'amour.

Ah! ma mère, s'écria Elisabeth, en étendant se deux bras vers elle; non, je ne puis cesser de l'aimer; quand cet amour devrait me coûter

la vie ; je ne puis, non, je ne puis y renoncer.

Ma femme, dont les notions sur l'amour avant vingt-ans sont connues, fut tout-à-fait aigrie ; le sentiment d'Elisabeth lui avait d'abord paru une folie, à présent elle n'y vit que de l'obstination, ou quelque chose de plus fâcheux encore ; elle repoussa cette pauvre fille qui s'approchait d'elle, et voyant les romans encore sur la table, elle s'écria avec fureur, ces misérables livres! les saisit, et les jeta à l'autre bout de la chambre.

Jamais je n'avais vu ma femme vraiment en colère, son action, son ton animé, si différent de son calme ordinaire ; — l'attitude humiliée et patiente d'Elisabeth, les cris de Mina qui jurait à sa mère que sa

sœur n'avait pas ouvert les livres; tout cela réuni me faisait éprouver le sentiment le plus douloureux et le plus pénible ; c'était la première scène de cette espèce que j'eusse vue dans ma famille. Ma femme se tourna vers Elisabeth, qui, la tète baissée, et les mains croisées sur la poitrine, semblait une criminelle qui attend son arrêt. Elisabeth , lui dit-elle, il faut que tu sois raisonnable, sois-le dans ce moment même ? je t'ordonne de l'être, et de me dire que tu ne l'aimeras plus.. ce Baron ... ce ...

Elisabeth voulut se rapprocher de sa mère, mais elle la repoussa encore une fois en disant, je te défends de me toucher jusqu'à ce que tu m'ayes dit, que tu ne l'aimeras plus.

Je n'ai donc plus de mère ! s'écria cette pauvre enfant.

Et moi plus de fille ! dit ma femme.

Elisabeth alla tomber sur le sein de Mina, et celle-ci, dont le premier mouvement était toujours très-violent, la serra dans ses bras en disant, viens Elisabeth, il te reste une sœur qui donnerait sa vie et tout pour toi ; oh ! ma pauvre innocente sœur.

Cela fut prononcé avec une expression, et accompagné d'un regard fait pour irriter la mère la plus douce ; Auguste une fois sortie de son caractère ne se possédait plus ; elle dit un mot très-dur à Mina, et leva la main pour la frapper. Charles se précipita entr'elles deux, et reçut le coup destiné à sa sœur ;

il saisit la main de sa mère, la baisa plus de cent fois en répétant ô ma mère qu'il ne soit pas dit que vous avez puni un de vos enfans dans la colère !

Mina conduisit Elisabeth auprès de moi, et dit avec amertume, aidez-moi à la retenir, mon père, c'est la première de vos enfans qui mourra. Elisabeth à moitié évanouie tomba sur mes genoux. — Ecoute, Elisabeth, dit ma femme en retirant des mains de Charles sa main qu'il tenait encore, et faisant un geste menaçant, si tu ne nous promets pas dans ce moment de renoncer à cet indigne séducteur, d'y renoncer pour jamais, moi je te jure. .

Elisabeth tremblait excessivement dans mes bras.

Oh ! ne la maudissez pas, s'écria Mina.

Chère femme, dis-je, mourons plutôt, si cela doit être ainsi ; ici même où je suis assis avec ma fille agonisante dans mes bras, une bonne mère vit partir avant elle tous ses enfans, mais elle les bénit, mais elle posa sa main maternelle sur leur front glacé. Elisabeth, dis-je en fondant en larmes, tu nous as affligés ; mais que la bénédiction de ton père et de ta bonne mère soit une consolation pour ton cœur. »

Alors Mina tomba à genoux devant moi, et Charles imita son exemple, j'étendis mes bras vers eux pour les rapprocher tous de moi. Au milieu de nos pleurs d'amour, de douleur, de repentir, Elisabeth trop émue pour soutenir plus long-temps cette scène, perdit tout-à-fait connaissance ; ses bras qui m'en-

touraient retombèrent sans force, sa tête se pencha en arrière, elle resta sans mouvement et sans couleur. Elle meurt, nous écriâmes-nous tous. A ce cri, les trois enfans qui étaient dans la chambre voisine, accoururent, le répétèrent en voyant leur sœur inanimée, et vinrent aussi se jeter à genoux devant elle, et devant moi, en sanglotant.

Ma femme pouvant à peine se soutenir, vint se précipiter sur sa fille chérie, la serra avec un mouvement convulsif, dans ses bras tremblans, l'appelait avec un accent déchirant, l'innondait de ses larmes, et couvrait de baisers ses lèvres pâles, et ses bras inanimés. Elisabeth enfin se réveilla, comme un enfant devrait toujours se réveiller, dans une situation pareille, contre le

cœur de sa mère bien aimée ; et au milieu des bénédictions et des prières les plus ardentes ; les cinq autres, toujours à genoux, se serraient autour de leur mère et de leur sœur, et leur baisaient les mains en poussant des cris de joie ; et moi, épuisé à force de sentir, je ne pouvais que lever au ciel mes mains tremblantes, et le prier de nous bénir tous.

Les embrassemens de la mère et de la fille durèrent long-temps, elles avaient tant à réparer et à pardonner ! leur amour mutuel paraissait augmenté, il était plus maternel, plus filial, plus fraternel même, pour avoir été un instant suspendu.

Quand une mère a été dure avec son enfant, son amour maternel prend ordinairement de nouvelles forces. Je

vis leurs yeux briller d'une expression plus vive et plus tendre ; je vis ma fille couvrir de baisers la main de sa mère, sa mère retirer ses mains pour jeter ses deux bras autour du cou de sa fille ; et en la bénissant mille fois, presser ses lèvres de ses lèvres maternelles.

Quand Elisabeth put se lever et marcher, elle sortit avec sa mère, toutes deux se tenant embrassées ; comme elles sortaient, j'entendis ces saintes paroles, ma fille, j'ai été trop dure ; Elisabeth les recueillit sur ses lèvres. Tous mes enfans éprouvaient quelque chose d'analogue, ils restaient à genoux ; Mina les mains jointes, élevées vers le Ciel, avec un regard si pieux, si reconnaissant, que je ne pus m'empêcher d'ôter mon bonnet, et de

baisser ma tête, dans un saint recueillement.

Au bout de quelques minutes, Auguste et sa fille rentrèrent; on voyait dans leur yeux encore mouillés, la tendresse et le bonheur; nous allâmes tous au devant d'elles, et il y eut un embrassement général; celui de Mina fut doublement expressif. Méchant, dit-elle, à voix basse; à Charles, pourquoi m'as-tu volé le coup qui m'était destiné?

La mère embrassa ses trois petits, et les renvoya; nous nous assîmes avec nos filles placées entre nous deux. Nous étions tout amour et tout union, ces sentimens étaient cependant mêlés d'une sorte d'embarras; une explication devait avoir lieu, et nous nous préparions tous en silence à la rendre aussi douce,

aussi tendre qu'il serait possible. Enfin ma femme dit en souriant, cher père tu nous dis souvent, mes enfans, allez vous coucher; mais ce soir, nous sommes trop malheureux . . . ou trop heureux pour . . .

Je l'interrompis en lui disant, chère amie, c'est ainsi que nous devrions toujours desirer d'être, quand nous avons quelque pardon à accorder, ou à demander, — laisse-nous donc nous expliquer: Elisabeth ne peut jamais être mieux disposée que dans ce moment, pour faire un sacrifice; et nous jamais mieux pour la consoler, la calmer, pour adoucir les peines de son cœur par l'affection des nôtres.

Elisabeth et Mina nous racontèrent alors en détail ce que le lecteur

sait déjà, de la naissance de l'amour entre notre fille et Wahlen. Ma femme n'interrompit point, ce qu'elle aurait fait sûrement dans toute autre circonstance, en se recriant sur les dix-sept ans d'Elisabeth; seulement une fois elle me dit, approuve-tu, cher ami, la conduite de ce Wahlen, avec une fille aussi jeune, aussi innocente; Mina défendit vivement Wahlen, et fit à sa mère étonnée, et à son frère attentif une définition de l'amour. — Je représentai doucement à mon Elisabeth combien elle avait peu despérance, elle me répondit avec un profond soupir. Ah! ma fille, lui dis-je, je suis sûr que si tu épousais le jeune Salzmann, Wahlen serait bientôt oublié. Non jamais, répondit-elle en étendant la main

de mon côté, non jamais, je ne veux, ni ne puis l'oublier; mais cher père, si vous l'ordonnez, si ma bonne mère veut que je devienne la femme de Salzmann, j'obéirai.

Elisabeth, mon enfant, lui dis-je, tu sais que nous sommes pauvres, et très-pauvres; Salzmann est riche, il est d'une condition égale à la tienne; mais ce qui vaut mieux encore, il est honnête, sans artifice, son cœur est simple, droit et tout à toi, et crois, chère enfant, que cela compte bien plus pour le bonheur que la culture et la fausse politesse du grand monde. Dans la famille de Wahlen, mon Elisabeth serait méprisée, malgré la vraie noblesse de son cœur. Dans celle de Salzmann, elle sera honorée comme

elle doit l'être ; tu deviendrais le soutien de tes frères et de tes sœurs, et cette vocation est plus belle, plus parfaite que celle que te donnerait l'amour.

Ah mon bon père, me répondit-elle en pleurant doucement, quand même cela ne serait pas ainsi .... il me suffit que ce soit votre desir et votre volonté ; je me trouverai heureuse de remplir les desirs de mes bons parens ; si vous le voulez donc, mon père, j'obéirai.

Mon enfant, repris-je, examine bien ton cœur pour savoir s'il est capable d'un tel sacrifice, et s'il aura la force de le consommer.

Elle se leva avec une sorte de solemnité, et dit : ce soir j'ai acquis des forces pour tout, pour tout dans le monde ; je puis tout sup-

porter plutôt que de revoir encore l'affliction de mon père, et le courroux de ma mère ; non je ne verrai pas le retour d'une scène pareille, quand je pourrais acheter à ce prix l'accomplissement de tous mes vœux, je ne veux pas vous tromper, mon père, j'ai dit à Wahlen que je l'aimais, que je l'aimerai tant que j'existerai, jamais il ne sera oublié; mais moi seule je le saurai, et si c'est votre volonté, j'épouserai monsieur Salzmann.

Je l'avoue, j'étais fier et content de voir ma fille capable de cet effort, et j'étais décidé à l'accepter. Elle était si jeune, elle avait si peu vu Wahlen ; j'aimai à croire qu'elle se trompait en croyant son amour invincible, elle ne sera pas six mois, pensais-je, la femme de Salz-

mann, que Wahlen sera tout-à-fait oublié; les devoirs d'épouse et de mère rempliront ce cœur aimant et auront bientôt remplacé cet enthousiasme de jeunesse; elle jouira de se voir à la tête d'une bonne ferme; de rester près de nous, d'être l'appui de ses frères et de ses sœurs. Tous les sentimens réunis autour d'elle auront bientôt cicatrisé la plaie de son cœur. Je la serrai dans mes bras, elle tressaillit et pâlit, je craignis de voir encore ses sens l'abandonner; cependant elle prit sur elle, et m'entoura aussi de ses bras, comme pour chercher des forces sur mon sein paternel.

J'accepte ton dévouement, chère enfant, lui dis-je, reçois mes bénédictions. — Toi la meilleure des filles et des sœurs, tu dois être et tu seras la plus heureuse des femmes et des

mères (elle secoua la tête imperceptiblement) : ô mon Elisabeth! tu peux m'en croire; si je pensais que tes larmes dussent seulement couler pendant une année, loin d'exiger ce sacrifice, je serais le premier à favoriser ton amour. Mais.......

Ne parlons plus de cela, mon père, reprit-elle avec un ton mêlé d'amertume, n'en parlons jamais; vous voulez ma parole, je vous la donne, et j'espère avoir la force de la tenir dans toute son étendue; ce n'est pas au bonheur que je prétends à présent du moins; (dit-elle avec un sourire céleste, et un regard vers le ciel, qui indiquait assez sa pensée, et de qui elle attendait la récompense de son dévouement);

mais il suffit, je serai, je suis une heureuse fille.

Le ton qu'elle mit à ses paroles, déchira mon ame; mais la persuasion que je faisais bien, me tranquillisa. — Je crus devoir battre le fer tandis qu'il était chaud, et ne pas laisser à son cœur le temps de s'amollir. — Puis-je dire à monsieur Salzmann, lui demandai-je, que tu consens à l'épouser?

Elle inclina la tête en signe de consentement.

Demain, Elisabeth : une aussi bonne fille n'est pas trop jeune pour devenir une mère de famille; demain, demain donc je lui parlerai; et le jour de la naissance de ta mère, sera celui de ta noce.

Oui, mon père, dit-elle en trem-

blant, tout comme vous voudrez....
Elle se tût...

Mais demain, reprit-elle! Si vous vouliez m'accorder un jour, un seul jour pour me remettre.... Au reste, ajouta-t-elle, c'est bien égal; la résolution que j'ai prise se fortifie à chaque minute, et c'est bien égal.... Demain donc je serai, une heureuse .... fille.

Je l'embrassai avec joie. Demain, dit ma femme en ouvrant de grands yeux : je ne sais cher ami, mais cela me paraît si extraordinaire! — Elle va demain promettre d'épouser un homme qu'elle n'aime pas; je te demande à mon tour, faisons-nous bien? ne trompons-nous pas cet homme? ne devrions-nous pas lui dire qu'elle en aime un autre?

Je souris; chère femme! oui,

nous le devrions, si le cœur d'Elisabeth nous était moins connu; nous savons quel trésor nous donnons à Salzmann, et cette petite réticence est dans la règle de celles ordonnées par la prudence.

Que le ciel m'en préserve ! dit-elle en se levant, cette réticence est la plus indigne tromperie : — je tremblerais, que dis-je? je ne pourrais supporter de voir mon Elisabeth se présenter à l'autel avec une infidélité dans le cœur : non, non, soyons tous malheureux, plutôt que d'exposer notre fille à devenir ce qu'il y a de plus odieux, une femme infidelle! Mes enfans! tout! tout! plutôt que ce malheur!

Je fis ce que je pus pour calmer ma femme, et lui faire entendre raison : elle fut intraitable sur ce

sujet. Elisabeth l'écoutait avec un plaisir secret qui se peignait sur son visage. Mina prenait parti contre moi avec une extrême vivacité; et Charles avec un air sérieux ferme; enfin, de guerre lâs, je finis par mon refrein accoutumé, allons nous coucher.

Mina crut avoir tout gagné; elle saisit le bras de sa sœur, et le serra sans rien dire; mais je voyais voltiger sur ses lèvres un *vive Wahlen*, qu'elle n'osait articuler.

Quand je fus seul avec Auguste, je voulus lui donner des notions justes sur l'amour qu'elle connaissait si peu; mais ce fut inutile. Je vois à présent, dit-elle, que l'amour d'Elisabeth est de celui qui dure, du seul que j'appelle amour : elle l'a dit, qu'il ne finirait jamais; le

dit-on, quand on ne le sent pas? oh! je le sais bien par ma propre expérience, c'est de ce même amour que j'ai pour toi, de celui qui ne finit jamais? Ne livrons pas notre excellente fille, notre meilleur enfant au supplice d'un amour sans espoir, contraire à sa vertu, qui empoisonnerait sa vie entière, et détruirait son bonheur, non-seulement dans ce monde, mais peut-être dans l'autre; ne la faisons pas vivre et mourir dans des combats douloureux.

Mais que deviendra son amour pour Wahlen, dis-je?

Oh! Dieu veuille qu'il passe comme tu le crois!

Il passera si elle épouse Salzmann, sois-en sûre.

Nous tournâmes ainsi long-temps

autour d'un cercle désespérant, ne sachant ce que nous devions faire, jusqu'à ce que le sommeil, *le donneur du bien* vînt fermer nos yeux.

Fin du second volume.



545213







BIBLIOT
SCAFF
PLUTE
N.º CA